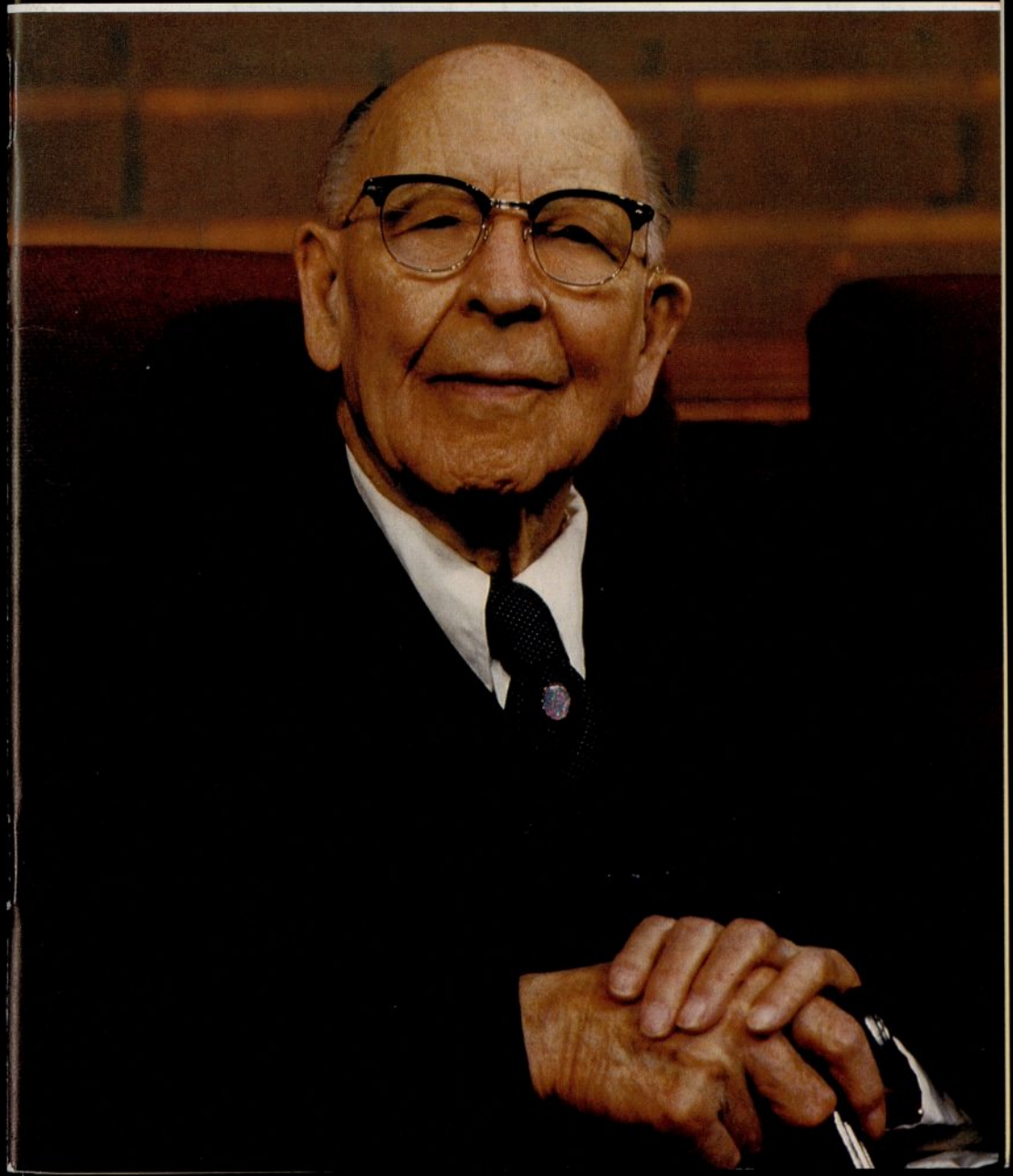
l'étoile

Février 1983 · CXXXIII · Numéro 2



GM
M265.5
E85FR
v.133
1983

l'étoile

Publication de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours

Février 1983
CXXXIII
Numéro 2

Première Présidence: Spencer W. Kimball, Marion G. Romney, Gordon B. Hinckley.

Collège des Douze: Ezra Taft Benson, Mark E. Petersen, LeGrand Richards, Howard W. Hunter, Thomas S. Monson, Boyd K. Packer, Marvin J. Ashton, Bruce R. McConkie, L. Tom Perry, David B. Haight, James E. Faust, Neal A. Maxwell.

Consultants: M. Russell Ballard, Loren C. Dunn, Rex D. Pinegar, Charles Didier, George P. Lee, F. Enzio Busche.

Rédacteur en chef: M. Russell Ballard – **Rédacteur gérant:** Larry A. Hiller – **Rédacteur adjoint:** David Mitchell – **Pages des enfants:** Bonnie Saunders – **Mise en page et illustration:** Roger B. Gylling – **Production:** Norman Price.

Responsable des traductions: Christiane Lebon, Service des Traductions, Rue des Épinettes Bâtiment 10, F-77200 Torcy. Tél. 006 06 36. Poste 227.

Responsable des nouvelles locales: Georg Boltoukhine, 43 Rue de la Préfecture, F-72000 Le Mans. Tél. (43) 28 99 48.

TABLE DES MATIÈRES

«Celui qui voudra sauver sa vie», *Gordon B. Hinckley* 1
Un été inoubliable, *Alma J. Yates* 9
C'est véritablement la parole de Dieu, *Tammy Lavena Toblin* 13
Comment réagir aux critiques pendant l'enseignement au foyer et dans d'autres cas, *Dan Workman* 16
«Et si la trompette rend un son confus», *Wayne B. Lynn* 22
LeGrand Richards: une œuvre merveilleuse et un prodige, *Lucile C. Tate* 24
Mes examens, *Kanako Yamabuki* 34
Vie mormone 39
Le vieux Fer-de-lance-qui-pointe renouvelle ses alliances, *Lynn L. Wright* 40
«Orgueil et préjugés», *Susan Evans McCloud* 43

POUR LES ENFANTS

Un chant dans le cœur, *Hazel M. Thomson* 1
La Sainte-Cène, *Marene Ebert* 5
D'ami à ami, *Joleen Meredith* 6
Cet étonnant sens du toucher, *Betsy Obando* 8

Abonnements pour l'année civile:

Pour les *abonnements, réclamations, changements d'adresse,* veuillez vous adresser au représentant local de *L'Étoile*.

(à souscrire par l'intermédiaire des paroisses/branches):
45,– FF à envoyer par chèque libellé à l'ordre de Deseret Distribution.
408,– FB à CREDIT GENERAL, compte N° 191-0318681-02, Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.
18,– FS à Société de Banque Suisse, compte N° C-8-101-316-0, Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. 600 FP.
USA: $ 10.00 (surface mail); Canada: Can. $ 9.00.

© by the Corporation of the President of The Church of Jesus Christ of Latter-day Saints. Tous droits réservés.

Deseret Distribution, Rue des Épinettes Bâtiment 10, F-77200 Torcy.
Tél. 16 (6) 006 06 36.

Printed in the Federal Republic of Germany

PB MA 0540 FR

«CELUI QUI VOUDRA SAUVER SA VIE»

par le président Gordon B. Hinckley
deuxéme conseiller dans la Première Présidence

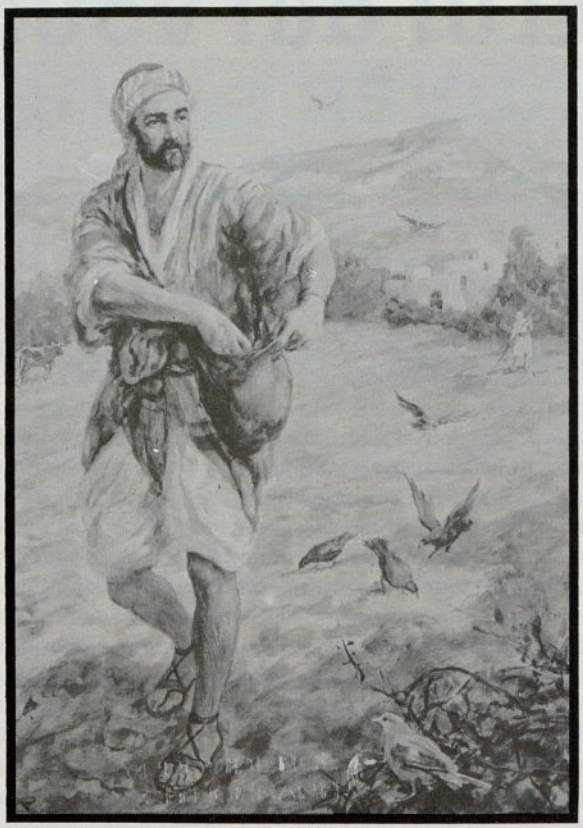
Il y a plusieurs années, je me trouvais un dimanche matin chez un président de pieu dans une petite ville de l'État d'Idaho. Avant la prière du matin, les membres de la famille lurent ensemble quelques versets. Ils lurent entre autres ces paroles de Jésus qui se trouvent dans Jean 2:24 : «En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit».

Le Maître faisait certainement allusion à sa mort prochaine, disant que sa mission dans la vie serait en grande partie inutile à moins d'être couronnée par sa mort. Mais je vois un sens plus profond à ces paroles. Il me semble que le Seigneur dit à chacun de nous qu'à moins de nous perdre dans le service d'autrui, notre vie est vraiment sans but réel ; en effet il poursuivit ainsi : «Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle» (Jean 12:25). Ou comme dans Luc : «Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra, et celui qui la perdra la retrouvera» (Luc 17:33). En d'autres termes, celui qui ne vit que pour lui-même se dessèche et meurt alors que celui qui se perd dans le service d'autrui progresse et s'épanouit dans cette vie et dans l'éternité.

Ce matin-là, pendant la conférence de pieu, le président chez qui j'étais descendu fut relevé après treize années d'un service fidèle. Chacun lui exprima un grand amour et sa gratitude non parce qu'il était riche, non parce qu'il occupait une place importante dans les affaires de la ville mais parce qu'il avait servi avec générosité. Sans penser à son intérêt personnel, il avait parcouru en voiture des dizaines de milliers de kilomètres par tous les temps. Il avait réellement consacré des milliers d'heures au profit des autres. Il avait négligé ses affaires personnelles pour aider ceux qui avaient besoin de lui. Et ce faisant, il avait retrouvé sa vie et acquis de la grandeur aux yeux de ceux qu'il avait servis.

Un nouveau président entra en fonction, ce matin-là. Beaucoup en furent fiers et heureux mais le plus fier et le plus heureux de tous c'était un homme assis à la table du greffier de pieu, et qui exerçait le métier de facteur dans une région rurale. Douze ans auparavant, il avait patiemment et doucement persuadé son voisin qui était complètement inactif de redevenir actif.

«CELUI QUI VOUDRA SAUVER SA VIE»



© Providence Litograph Company 1957

Tout comme il faut semer une graine qui doit «mourir» pour donner des fruits, nous devons nous oublier pour vivre pleinement dans le service.

Cela aurait été beaucoup plus facile de laisser ce voisin indifférent faire comme il l'entendait, et ce facteur aurait trouvé beaucoup plus facile de vivre tranquillement de son côté. Mais cet homme avait mis de côté ses intérêts personnels dans l'intérêt de quelqu'un d'autre qui devint ce dimanche-là le dirigeant respecté et honoré d'un grand pieu de Sion. Pendant que les membres soutenaient leur nouveau président, l'homme assis à la table du greffier pleura de reconnaissance. En vivant pour aider les autres, il avait apporté de la joie et un but à la vie de l'homme soutenu ce matin-là comme président de pieu.

Un pasteur et écrivain américain, Phillips S. Brooks, fit un jour cette remarque importante : «La plupart des hommes prennent un soin infini pour entrer furtivement dans une tombe anonyme alors que de temps en temps, un ou deux d'entre eux s'oublient au point d'entrer dans l'immortalité.»

Je me souviens de ma visite à un ami qui vivait dans le sud de l'Inde. Nous avions fait sa connaissance douze ans plus tôt lors d'une visite qui répondait à sa demande que l'on vînt le baptiser. Dix ans avant cette demande, il avait trouvé une brochure missionnaire de l'Église mais il ne savait ni comment ni grâce à qui elle était arrivée dans cette partie du monde. Il écrivit aux bureaux de l'Église de Salt Lake City. On lui envoya d'autres brochures qu'il lut.

Nous ne le baptisâmes pas lors de notre première rencontre ; il n'était pas prêt. Mais nous prîmes des dispositions pour qu'il reçoive l'Évangile et il fut baptisé quelques mois plus tard.

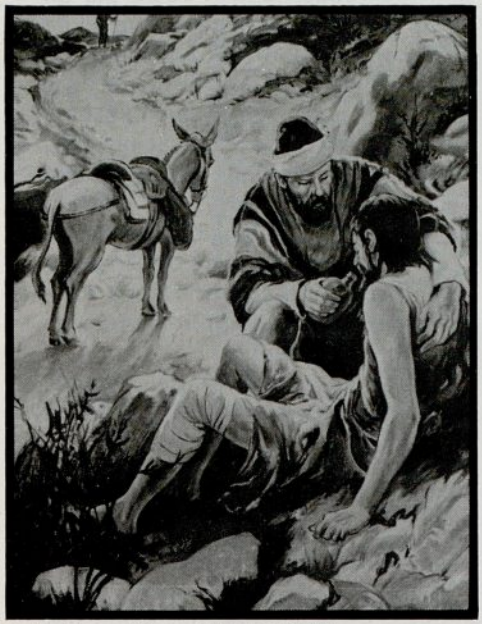
Cet homme était comptable dans une cimenterie. Il gagnait peu d'argent. Sa maison était petite mais il était généreux et serviable. Poussé par un grand amour d'autrui qui lui venait de sa compréhension de l'Évangile de Jésus-Christ, il construisit de ses mains une école sur un terrain acheté avec ses économies. C'était un bâtiment très simple, mais près de quatre cents enfants y étudiaient, chacun d'eux passant de l'analphabétisme le plus sombre à la lumière de l'instruction. Il est impossible d'évaluer l'importance présente et future de cet acte d'amour dans leur vie.

Grâce aux efforts de cet homme, cinq petites branches de l'Église furent établies dans les villages de la campagne du sud de l'Inde. Les membres construisirent trois ou quatre petits bâtiments, propres et coquets. Au-dessus de la porte de chacun il y avait un panneau en anglais et en tamil : «Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours». Les gens étaient assis sur le sol en béton, sans bancs, lorsque nous nous réunissions pour témoigner et prendre la Sainte-Cène.

Il y a maintenant un peu plus de deux cents membres de l'Église sur des millions d'Indiens. Un jour, quelqu'un écrira l'histoire de l'Église en Inde. Cette histoire ne sera pas complète à moins de contenir un chapitre au sujet de mon ami qui se perdit dans le service d'autrui.

Au cours de ce long voyage autour de la terre, nous rencontrâmes un autre

ami qui avait fait partie du corps enseignant de l'université Brigham Young. Ses enfants étaient adultes ; sa femme et lui décidèrent de trouver un endroit du monde où ils pourraient aider des enfants de notre Père en leur enseignant les vérités qui apportent le salut au lieu de prendre leur retraite dans l'oisiveté comme ils auraient très bien pu le faire et comme le font des millions de gens.



© Providence Lithograph Company 1957

Ils découvrirent ce pays. Ils vendirent leur belle maison ; ils vendirent leur voiture ; ils quittèrent amis et parents pour se rendre dans un endroit lointain et moins confortable. Mais alors qu'ils jetaient leur pain sur la face des eaux, le Seigneur leur donna l'occasion d'instruire les autres, de les inspirer et de les aider. Personne ne peut prédire les résultats de leur travail.

En songeant à cet homme et à cette femme qui quittèrent le confort d'un foyer, de la société et des amis à un âge où la plupart des gens veulent moins travailler et se détendre, j'ai médité ces paroles du Seigneur : «Et quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses maisons, recevra le centuple, et héritera la vie éternelle» (Matthieu 19:29). Je pense à ces paroles chaque fois que je rencontre d'autres frères et sœurs âgés, seuls ou mariés qui se portent volontaires ou acceptent des appels afin de servir le Seigneur dans les missions de l'Église ou lorsque j'en entends parler.

Nous avons besoin d'eux. Le Seigneur a besoin d'eux. Les peuples de la terre ont besoin d'eux. Et ces merveilleux frères et sœurs ont également besoin de cette expérience. Car en général, les gens les plus malheureux que je connaisse sont ceux qui ne se

Le pouvoir est en chacun de nous, le pouvoir d'accomplir des actes de service importants par nous-même.

soucient que d'eux-mêmes; les gens les plus heureux sont ceux qui s'oublient dans le service d'autrui.

Je me souviens d'une visite dans une université où j'entendis les plaintes habituelles et banales des jeunes: des plaintes au sujet des contraintes des études, comme si l'approche de la connaissance de la terre était plus une charge qu'une occasion offerte, des plaintes au sujet du logement et de la nourriture.

Voici ce que je conseillai à ces jeunes: je pouvais proposer un traitement pour leurs problèmes s'ils trouvaient les contraintes des études trop lourdes et s'ils avaient envie de se plaindre de leur logement et de leur nourriture. Je leur conseillais d'oublier leurs livres pendant quelques heures, de quitter leur chambre et d'aller rendre visite à une personne âgée et seule ou à un malade découragé. J'ai découvert qu'en général, si nous nous plaignons de la vie, c'est que nous ne pensons qu'à nous.

Pendant de nombreuses années il y eut un panneau sur le mur d'une cordonnerie dont j'étais client. Sur ce panneau était écrit: «Je me suis plaint de ne pas avoir de chaussures jusqu'au jour où j'ai vu un homme sans pieds.» Le traitement le plus efficace contre le fait de s'apitoyer sur son propre sort, c'est de se dévouer au service d'autrui.

Des jeunes filles et même des jeunes hommes se rendent presque malades à force de se demander s'ils se marieront un jour. Il est bien sûr désirable de se marier; il faut bien sûr souhaiter se marier, y travailler et le rechercher. Mais il ne sert à rien de se faire du souci à ce sujet. En fait, cela peut même avoir l'effet contraire car rien n'émousse plus la personnalité qu'un point de vue négatif. Certains membres ne se marieront pas dans cette vie, mais ils ne doivent pas oublier que la vie peut toujours être aussi enrichissante, productive et pleine de joie qu'ils peuvent l'imaginer. Et la clef de cette joie se trouvera dans le service à autrui.

Je veux louer les membres qui font si volontiers don de leur temps à l'œuvre sacrée accomplie dans les temples du Seigneur. C'est dans l'œuvre du temple que se trouve l'essence même du service généreux. À mon avis, l'un des miracles de notre époque, c'est tout ce temps et ces efforts que consacrent des centaines de milliers de personnes occupées au profit des morts. Les personnes engagées dans ce service savent qu'elles en retirent un doux sentiment de satisfaction. Cette douce bénédiction de l'Esprit devient littéralement un remède qui guérit un grand nombre de maux de la vie. Nous comprenons, grâce à ces expériences, que nous ne servons vraiment le Seigneur que lorsque nous servons les autres.

Voici ce qu'a dit le Seigneur dans notre dispensation: «En vérité, je le dis, les hommes doivent travailler avec zèle à une bonne cause, faire beaucoup de choses de leur plein gré et produire beaucoup de justice.» Et il ajouta ces paroles très importantes: «Car ils ont en eux le pouvoir. . .» (D. & A. 58:27,28).

Le pouvoir est en nous, en chacun

Idées pour les instructeurs au foyer

Vous pouvez faire ressortir les points suivants au cours de la discussion de l'enseignement au foyer.

1. Les gens les plus heureux sont ceux qui s'oublient dans le service d'autrui; les plus malheureux, ceux qui ne se soucient que d'eux-mêmes.

2. Si nous nous plaignons habituellement de la vie, c'est peut-être que nous ne pensons qu'à nous.

3. Le remède le plus efficace contre le fait de s'apitoyer sur son propre sort, c'est de s'oublier dans le service d'autrui.

4. Nous servons aussi le Seigneur en servant les autres.

5. Nous pouvons trouver dans tous les pays, toutes les villes, tous les foyers et dans la vie des occasions d'élargir notre vie et nos centres d'intérêt au profit des autres.

Aides pour la discussion

1. Parlez de ce que vous ressentez ou de ce que vous avez vécu en ce qui concerne la bénédiction du service envers autrui. Demandez aux membres de la famille d'exprimer leurs sentiments à ce sujet.

2. Dans cet article, y a-t-il des versets ou des citations que les membres de la famille pourraient lire à haute voix ou dont ils pourraient discuter?

3. Cette discussion serait-elle meilleure si vous parliez avec le chef de famille avant la visite? Avez-vous un message du dirigeant du collège ou de l'évêque à transmettre au chef de famille pour instruire les membres de la famille?

de nous, mes chers frères et sœurs, le pouvoir d'accomplir des actes de service importants par nous-mêmes si nous travaillons avec zèle.

Le philosophe américain Emerson a dit que toute grande institution n'est que l'ombre prolongée d'un grand homme. J'y ai pensé chaque fois que je me suis souvenu de personnes qui accomplirent beaucoup de travail dans les domaines dont j'étais responsable. Quand je pense à notre situation actuelle en Corée où nous avons sept pieux et trois missions, il ne s'agit à certains égards que de l'ombre prolongée de frère Kim et des deux jeunes gens qui lui enseignèrent l'Évangile pendant qu'il était étudiant à l'université Cornell de New York, Oliver Wayman et Don C. Wood. Ces jeunes gens intéressèrent leur collègue coréen à la lecture du Livre de Mormon. L'intérêt qu'ils lui portèrent, les activités qu'ils eurent avec lui étaient entièrement distinctes de leurs raisons de suivre les cours de Cornell. Chacun d'eux était étudiant de troisième cycle, ce qui aurait pu occuper chaque minute de leur journée. Mais ils prirent le temps d'enseigner et d'apprendre, et quand frère Kim termina son doctorat, il repartit pour la Corée, en emportant son amour pour le Livre de Mormon et pour l'Église dont il avait fréquenté les réunions à Ithaca (État de New York). Pendant la guerre de Corée, des soldats américains, membres de l'Église, parlèrent aussi de l'Évangile à leurs collègues coréens. Mais l'intérêt de frère Kim, homme instruit et responsable, fut le catalyseur qui amena à l'ouverture de l'œuvre en Corée ainsi qu'à l'envoi de missionnaires venus du Japon. Frère Kim est mort depuis mais l'œuvre se poursuit merveilleusement, touchant pour leur bien éternel un nombre d'âmes toujours croissant dans le «pays du matin calme», la Corée.

Aujourd'hui, nous avons aux Philippines plus de 55 000 membres de l'Église. Nous avons seize pieux solides et quatre missions. C'est l'une des régions du monde les plus productives en ce qui concerne le travail missionnaire. Lorsqu'on écrira l'histoire de l'œuvre aux Philippines, il faudra parler de sœur Maxine Grimm, originaire de Toœle dans l'Utah. Elle servit dans la Croix-Rouge pendant la campagne du Pacifique de la Deuxième Guerre mondiale. Elle épousa un officier de l'armée américaine et, après la guerre, ils allèrent s'installer à Manille. Elle fit beaucoup pour enseigner l'Évangile aux autres; elle demanda avec insistance qu'on envoie des missionnaires. Son mari s'occupa des démarches juridiques et de beaucoup d'autres choses pour permettre aux missionnaires de venir. Cela leur aurait été beaucoup plus facile de poursuivre leur route, de gagner de l'argent et de jouir des avantages qu'il leur procurerait, mais sœur Grimm fit des efforts soutenus et des demandes incessantes.

À cette époque-là, j'étais responsable de l'œuvre en Asie et je transmis ses demandes à la Première Présidence qui, en 1961, autorisa l'extension officielle du travail missionnaire dans le pays. En mai 1961, nous eûmes une

réunion aux Philippines pour ouvrir l'œuvre. Nous n'avions pas d'endroit où nous réunir et l'ambassade américaine nous accorda le droit de le faire au cimetière militaire américain, à l'extérieur de Manille.

C'est à cet endroit où est évoqué solennellement le sacrifice de plus de 50 000 hommes qui firent don de leur vie pour la liberté, que nous nous réunîmes à 6 h 30. Sœur Grimm joua sur un petit orgue portatif qu'elle avait emporté dans les campagnes de la guerre du Pacifique et nous chantâmes les chants de Sion dans un pays étranger. Nous témoignâmes et nous priâmes pour que les cieux bénissent ce que nous allions y entreprendre. Un membre philippin de l'Église était présent.

Ce fut la naissance de quelque chose de merveilleux, le début d'un miracle. Le reste est de l'histoire, tantôt décourageante, tantôt superbe. Je m'y trouvai pour la conférence interrégionale qui eut lieu il y a quelques années avec le président Spencer W. Kimball et d'autres personnes. Près de 18 000 membres de l'Église étaient réunis dans le grand Aranetta Coliseum, qui est le lieu de réunion couvert le plus grand de la république philippine.

Je pleurai en pensant au début et je me souvins avec gratitude de la femme qui avait oublié sa réussite pour poursuivre sans trêve son rêve qu'un jour l'Église serait forte dans le pays où elle vivait, apportant un bonheur jusqu'alors inconnu à des milliers de gens merveilleux.

Mais certains diront peut-être que s'ils se trouvaient dans un endroit aussi exotique que les Philippines, ils feraient comme eux. Je le crois. Mais vous me permettrez de dire que n'importe quel endroit du monde est exotique ou sort de l'ordinaire aux yeux de quelqu'un. Il y a dans n'importe quel pays, dans n'importe quelle ville, dans n'importe quel foyer, dans n'importe quelle vie, il y a partout des occasions d'élargir notre vie et nos centres d'intérêt au profit des autres.

Je vous demande de vous oublier et de tendre la main aux autres si vous voulez avoir le cœur joyeux, si vous voulez l'Esprit du Seigneur dans votre vie. Faisons passer nos intérêts personnels et égoïstes en deuxième position et servons les autres. Ce faisant, nous trouverons que la bonne nouvelle promise par le Maître est vraie :

«Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra ; ou quiconque voudra sauver sa vie devra être prêt à la perdre à cause de moi ; et s'il n'est pas prêt à la perdre à cause de moi, il la perdra.

«Mais quiconque sera prêt à perdre sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera» (Traduction de Joseph Smith, Marc 8:37,38).

Je témoigne que ces paroles sont aussi vraies aujourd'hui qu'à l'époque où il les prononça pour la première fois. Je témoigne que Dieu, notre Père éternel, vit. Je témoigne que Jésus est le Christ, Sauveur de ce monde. Et je témoigne que vous vous trouverez vous-mêmes et apporterez de grandes bénédictions à ce monde où vous vivez si vous tendez la main pour aider les autres. □

UN ÉTÉ INOUBLIABLE

par Alma J. Yates

Jamais de ma vie je n'ai remis la foi de mon père en question. Ses convictions faisaient fermement partie de sa vie; elles étaient assez solides pour résister à n'importe quelle épreuve, adversité ou difficulté.

Lorsque j'étais jeune, nous vivions dans une petite ferme en Utah où nous avions peu d'argent et énormément de travail. Pendant ces premières années de ma vie, l'été me semblait être particulièrement difficile, tant il était occupé par des besognes continuelles et fastidieuses. Il fallait éclaircir les rangées de betteraves à sucre, biner le maïs et nettoyer les fossés; les mauvaises herbes repoussent toujours; il fallait sans arrêt rentrer les foins.

La seule bonne chose, la seule oasis agréable au milieu de tout ce labeur estival, c'était le sabbat. Nous savions tous que le dimanche était le jour du Seigneur. Les mauvaises herbes, les foins dans les prés et le blé pas encore moissonné attendraient jusqu'au lundi.

Arrêter de travailler le jour de sabbat ne consistait pas toujours simplement à accrocher une binette et à ne pas retourner dans le champ de maïs. Il y avait des complications. L'été était le seul moment où se ménager une certaine sécurité financière. Si le fermier ne prospérait pas pendant ces courts mois d'été, le long hiver impliquait privation et difficulté. Il fallait absolument réussir les récoltes et, la plupart du temps, la clef de cette modeste prospérité, c'était l'eau, une eau qui était rare en Utah, une eau qui venait rarement sous la forme de pluie, une eau qu'il fallait conserver méticuleusement pendant l'hiver et le printemps, et qui était soigneusement rationnée pendant les chaudes et sèches semaines d'été.

Toutes les fermes dépendaient du canal d'irrigation. Ce canal qui contenait cette eau vivifiante, était tout ce qui s'interposait entre le fermier et le désastre. Il était impératif d'irriguer et, de temps en temps, cela posait un véritable dilemme pour le sabbat. Une année, le tour d'irrigation du fermier tombait un lundi, un autre, un mardi, etc. Et il arrivait que ce tour tombe un dimanche. Le fermier n'avait pas le choix.

Comme pour tout le monde, le tour de mon père tombait certaines années sur le dimanche. Je me rappelle bien ces années-là car j'étais toujours impressionné par la détermination dont mon père faisait preuve pour sanctifier le jour du sabbat. Je suppose que le Seigneur ne l'aurait pas condamné

parce qu'il aurait irrigué sa ferme le dimanche. Il connaissait le cœur de mon père et il savait dans quelles conditions lui et les autres fermiers devaient travailler. Mais mon père voulait éviter de travailler le dimanche. Il était convaincu que si le Seigneur devait planifier les heures d'irrigation des fermiers, il n'y aurait pas de tour le sabbat. Je n'ai jamais entendu mon père parler de sa résolution de ne pas enfreindre le commandement de sanctifier le jour du Seigneur, mais sa vie en était le reflet.

Quand son tour tombait le dimanche, il faisait tout son possible pour éviter d'irriguer le dimanche. Il passait son vendredi et son samedi à surveiller le canal d'irrigation pour récupérer l'eau que n'utilisaient pas les autres fermiers du réseau. Il utilisait jusqu'à la plus petite goutte, et le dimanche, la ferme était irriguée. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu forcé de travailler le jour du Seigneur. Cela signifiait qu'il devait travailler davantage, mais mon père faisait volontiers ce sacrifice si cela devait lui permettre de se reposer le jour de sabbat.

Tout avait toujours l'air de bien fonctionner. Je l'observai au cours de ces années, et son dévouement et sa détermination me témoignèrent que le Seigneur bénit ceux qui s'efforcent de garder ses commandements.

Et puis un jour, sa foi fut particulièrement mise à l'épreuve. La chaleur torride de l'été sévit de bonne heure une année, annonçant la sécheresse. Les jours s'écoulaient lentement et le soleil grillait tout, la pelouse, le potager et les champs qui se desséchaient sous les rayons brûlants. Et ce fut cette année-là que son tour arriva d'irriguer le dimanche. La ferme avait besoin d'eau et plus une goutte d'eau ne venait d'amont, le vendredi et le samedi ; par conséquent, la ferme était à sec le dimanche.

Un dimanche matin, ma mère, très soucieuse, alla trouver mon père : «Joseph, lui dit-elle, je pense que tu devrais irriguer, au moins la pelouse et le potager. Ils sont tout brûlés par le soleil.

C'était vrai. Privé d'eau. Il n'y avait pas d'autre choix. La ferme avait besoin d'eau, et si mon père laissait son tour, il n'y aurait plus d'eau avant le dimanche suivant. Les terres ne tiendraient pas une semaine de plus sans eau.

Ce fut ainsi qu'avant de s'habiller pour les réunions du dimanche, mon père quitta la maison, la pelle sur l'épaule. Comme il devait être terriblement déçu ce matin-là en montant péniblement en haut de la colline. Il avait tout fait pendant tant d'années pour éviter cette tâche, et il était maintenant forcé de s'y livrer. Nous étions certains que le Seigneur ne le condamnerait pas et pourtant mon père voulait vraiment trouver une autre solution.

Il arriva au canal d'irrigation et plaça la retenue de toile, mais avant de continuer son travail, toujours penché au-dessus du canal, il prit le temps de réfléchir ?Que devait-il faire ? Il médita ce commandement du Seigneur selon lequel il faut sanctifier le sabbat. Y croyait-il vraiment, sans le dire du bout des lèvres mais en le vivant profondément ?

Plongé dans ses pensées, il reçut une communication si vive et puissante qu'il ne l'oublierait jamais : «Enlève

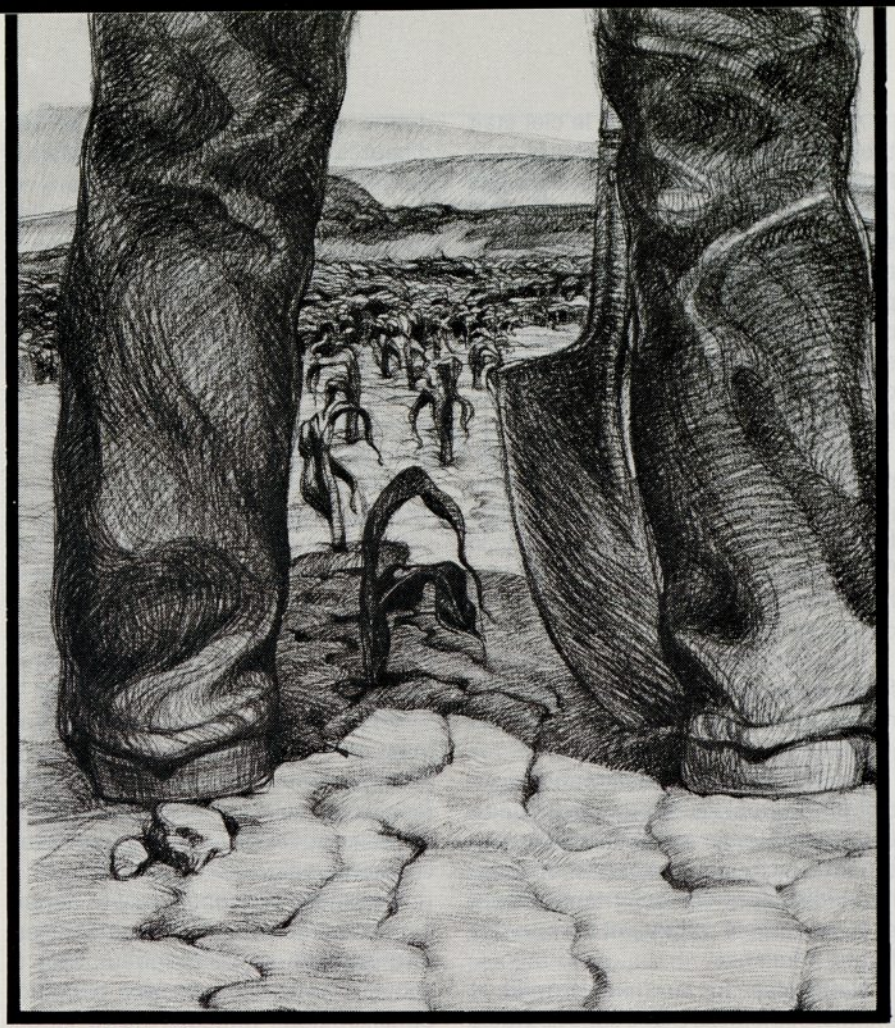


Illustration de Dilleen Marsh

ta retenue. Reprends ta pelle et tes outils. Je vais m'occuper de tout cela pour toi. Cela ne se produira peut-être pas en début de journée mais je vais m'en occuper. Repose-toi sur moi pour cet été. Je m'en occuperai».

Mon père se releva. Personne près de lui! Il leva les yeux au ciel. Il était bleu et limpide, sans un seul nuage. Un vent sec soufflait, ce qui promettait une journée étouffante.

Malgré le soleil intense et brûlant et la terre craquelée et poussiéreuse, mon père retira la retenue de toile, quitta le canal et rentra chez lui. On lui avait dit ce qu'il fallait faire. Il en était certain. Il ne savait pas comment le problème serait réglé mais il savait qu'une promesse avait été faite. Il s'habilla et alla à ses réunions du dimanche, confiant sa ferme à cette puissance à qui il avait fait confiance toute sa vie.

Au retour des réunions, le ciel était toujours limpide, il faisait chaud et la ferme se desséchait sous le soleil accablant. En l'absence d'un signe de soulagement, ma mère qui se faisait toujours beaucoup de souci pour le potager, parla de nouveau à mon père qui ne lui avait pas fait part de son expérience du matin. «On ne dirait pas qu'il va pleuvoir. Que vas-tu faire pour le potager?»

Pour la deuxième fois de la journée, mon père remonta en haut de la colline jusqu'au canal d'irrigation, très attristé. Il posa à contrecœur la retenue dans le fossé mais il s'arrêta stupéfait de son hésitation. «Qu'as-tu fait de ta foi?» se demanda-t-il d'un ton mordant.

Il retira résolument la retenue du fossé et descendit la colline, décidé à ne jamais refaire un dimanche le trajet jusqu'au canal.

En descendant, il leva les yeux au ciel et vit que des nuages montaient. Une heure plus tard, il pleuvait à torrent. La terre desséchée absorba l'humidité dont elle avait tant besoin, et la pelouse, le potager et les champs furent rafraîchis.

Cette pluie fut un miracle, mais le premier seulement d'une série. L'été ne faisait que commencer. Juillet et août nous attendaient avec leur chaleur étouffante. Mais mon père ne se faisait pas de souci; celui qui avait donné la loi et qui lui permettrait d'y obéir lui avait promis de l'aide.

La semaine suivante, un voisin lui demanda d'échanger une partie de son eau du dimanche contre une partie du samedi. Mon père en fut ravi. Pendant le peu de temps qu'il avait le samedi, il irriguait la pelouse et le potager. Mais il ne pouvait irriguer les hectares de blé, d'orge et de foin pendant le peu d'heures d'irrigation le samedi. Mais le Seigneur le bénit autrement. Tout au long de l'été, chaque fois qu'il fallait vraiment la pluie, des nuages montaient, il pleuvait et les récoltes étaient irriguées.

Mon père était tellement certain que le Seigneur veillerait sur lui qu'il ne nettoya pas un seul fossé, et pas une seule fois de tout l'été il ne laboura les champs de maïs. L'Utah était chaud et sec et le fermier dépendait de ces fossés d'irrigation pour survivre, mais cet été-là, mon père n'utilisa jamais ces fossés. Jamais mon père n'avait passé tout un été sans irriguer ses terres, mais cet été-là fut différent. Cet été-là fut l'été du Seigneur, et le Seigneur veillait.

À la fin de l'été, mon père avait fait trois énormes récoltes de foin, une abondante moisson d'orge et une belle récolte de maïs. Les écluses des cieux s'étaient ouvertes et le Seigneur avait vraiment veillé.

Des années se sont écoulées depuis cet été miraculeux, mais ma foi s'est fortifiée depuis. Le Seigneur veut si souvent nous accorder des bénédictions, et nous refusons de le laisser faire. Nous craignons de lui faire confiance, lui qui nous a tout donné alors qu'il est plein de sollicitude pour nous envoyer l'eau vivifiante. Ses bénédictions nous attendent mais nous devons lui faire confiance, pleinement, inconditionnellement. Il semble que nous devions parfois voir nos rêves se flétrir et dépérir sans qu'aucun signe de soulagement n'apparaisse à l'horizon. Mais le miracle se produit après la mise à l'épreuve de la foi. □

C'EST VÉRITABLEMENT LA PAROLE DE DIEU

par Tammy Lavena Toblin

Dès l'âge de treize ans, je sus que je voulais vivre pour servir dans mon Église. Je fus élevée dans une famille de onze enfants, famille très catholique dont j'eus le soutien lorsque je passai six ans dans un couvent pour y recevoir une formation et lorsque je finis par entrer en religion comme nonne. Je commençai à servir en Australie, à Perth; quatre ans plus tard, je fus envoyée à Sydney. Le travail me paraissait très enrichissant et je vécus de nombreuses expériences merveilleuses à servir les autres. Je n'oublierai jamais ces années car je pense qu'à cette époque-là, je me préparais à une expérience qui changea toute ma vie.

Cela avait commencé comme un jour normal. Je me rendais chez une dame âgée qui vivait à deux rues du couvent lorsque je vis se diriger vers moi deux jeunes gens vêtus de costumes sombres. Le plus grand s'arrêta devant moi, se présenta et me demanda ce que je savais de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. Je lui répondis que je savais tout ce que je voulais savoir de Jésus-Christ. Il me dit alors: «Si le Christ est apparu à des gens et leur a parlé, ne voulez-vous pas lire ce qu'il a dit?»

Je réfléchis une minute et je répondis: «Si. Bien sûr.»

Il sortit un Livre de Mormon de sa poche et me dit: «Ce livre raconte l'apparition de Jésus-Christ à des peuples anciens en Amérique. Tout ce que Dieu veut que vous fassiez, c'est que vous en lisiez une trentaine de pages et que vous priiez pour lui demander si c'est vrai. Voulez-vous faire cela pour lui?»

Je lui répondis que je voyais que sa religion était aussi importante pour lui que la mienne à mes yeux;

je lirais donc la trentaine de pages et je prierais à leur sujet. Nous nous mîmes d'accord pour nous retrouver le lendemain matin pour que je leur rende le livre. Je rangeai le Livre de Mormon dans mon sac et poursuivis mon chemin.

«Je ne peux toujours pas décrire ce que je ressentis en lisant ces pages (3 Néphi 11–28) ce soir-là. Je n'eus pas besoin de prier pour savoir que ce message était vrai. Ces paroles du Sauveur étaient absolument magnifiques; je savais qu'elles étaient vraies grâce à chaque mot qui me passait sous les yeux. J'allai me coucher en me sentant mieux que jamais auparavant. J'avais le sentiment d'avoir trouvé la vérité.

Le lendemain matin, je voulais dire à quelqu'un que j'avais trouvé quelque chose de vrai mais je me dis à contrecœur: «Non. Ce n'est pas possible que ce soit vrai.» Je me levai et me préparai à rencontrer les missionnaires; mais je devins nerveuse au fur et à mesure que l'heure approchait. J'arrivai avec dix minutes d'avance et ces minutes me semblèrent être des heures. Je finis par les voir arriver, juste à l'heure.

La première chose que je fis fut de leur rendre le Livre de Mormon. Je leur dis que je ne voulais plus ce livre alors qu'au plus profond de moi-même, je savais que je le voulais. Mais au lieu de reprendre le livre, l'un d'eux me demanda si j'avais prié au sujet de ma lecture. «Non. Je ne l'ai pas fait», répondis-je.

«Vous ne saurez jamais que c'est vrai à moins de le faire», me dit-il.

Je voulais lui dire que le livre n'était pas vrai mais en vain. Les missionnaires savaient que quelque chose me troublait, sans savoir quoi.

L'autre missionnaire me dit alors ceci: «Vous avez lu ces pages hier soir. Pourquoi n'avez-vous pas prié?»

Je ne pus répondre à cette question et je finis donc par leur dire ce que j'avais ressenti pendant que je lisais le Livre de Mormon.

«Vous savez que le Livre de Mormon est vrai», me dirent-ils, «et cela signifie que Joseph Smith était un prophète de Dieu et que nous avons l'autorité de Dieu pour baptiser. Et cela signifie que vous devez être baptisée pour obéir à ces vérités et suivre Dieu. Voulez-vous être baptisée par quelqu'un qui détient l'autorité de Dieu?»

Je sus alors immédiatement que je devais faire ce qu'ils me disaient et pourtant je leur répondis non. Je savais que j'avais tort de répondre ainsi mais je pensais qu'ils me laisseraient tranquille. Mais non!

Ils me dirent ceci: «Si Dieu vous disait dans votre prière de vous faire baptiser dimanche (ce qui faisait dans trois jours seulement!), le suivriez-vous et le feriez-vous?»

Pouvais-je répondre autre chose que: «Oui, bien sûr.»

Alors, ils me dirent: «Allons quelque part où nous pouvons prier.»

Une fois seuls, ils m'expliquèrent

comment prier. Pendant ma prière où je demandais à Dieu si je devais me faire baptiser, je ressentis la même chose que pendant ma lecture du Livre de Mormon. Lorsque j'ouvris les yeux, nous nous regardâmes sans parler, pendant une éternité nous sembla-t-il. J'avais peur de parler. L'un des missionnaires finit par dire :

– C'était un sentiment merveilleux, n'est-ce pas?

– Oui.

– Allez-vous suivre Dieu et garder ses commandements de vous repentir et d'être baptisée par quelqu'un qui en détient l'autorité? Le ferez-vous dimanche?

J'hésitai pendant un long moment mais je finis par leur répondre : «Oui, je suivrai Dieu et je serai baptisée.»

Lorsque le dimanche arriva, les missionnaires m'avaient enseigné beaucoup de vérités merveilleuses tirées de la Bible, des vérités très évidentes mais dont je n'avais jamais entendu parler et que je n'avais jamais lues auparavant . Je n'avais dit à aucune sœur ce que j'allais faire. Ce matin-là, alors que je quittais le couvent pour aller retrouver les missionnaires, je me sentis très nerveuse et très heureuse à la fois. La réunion à l'Église fut une très bonne expérience. Chez des membres merveilleux, j'attendis d'être baptisée.

Je devins nerveuse au fur et à mesure que l'heure de mon baptême approchait. Mais je savais que c'était ce que Dieu voulait pour moi ; je fus donc baptisée et confirmée membre de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.

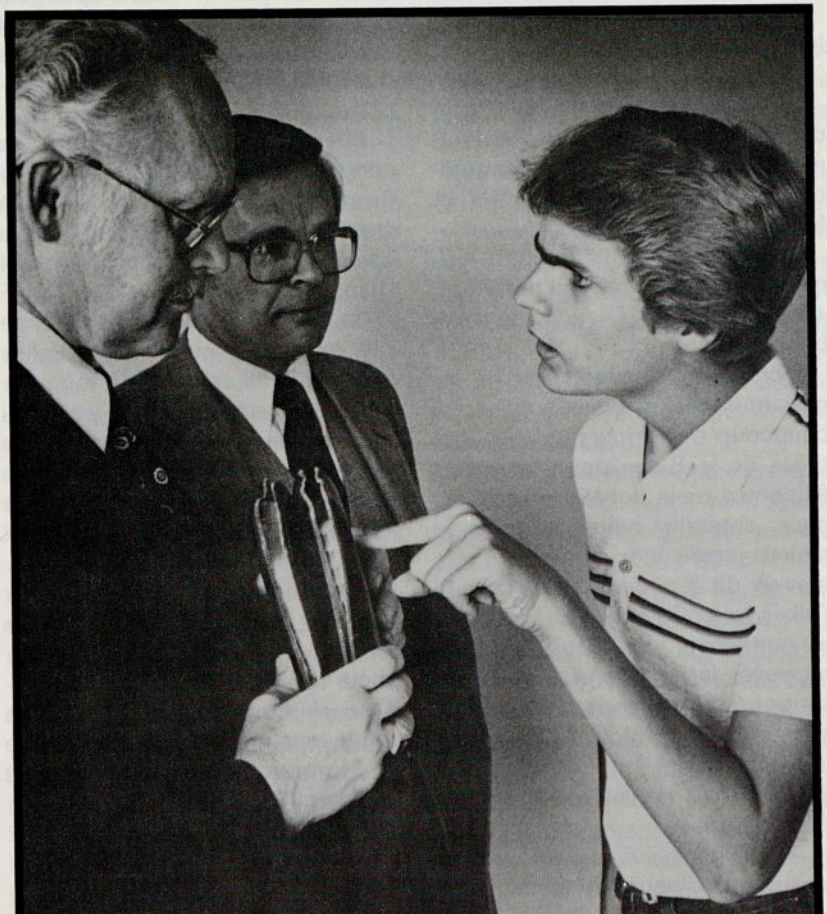
Ce soir-là, de retour au couvent, de doux souvenirs et des émotions me traversèrent l'esprit pendant que je faisais mes valises. Des sœurs vinrent me demander ce que je faisais. Je leur répondis simplement ceci : «Je m'en vais. J'ai découvert où Dieu veut que j'aille. Je suis devenue mormone. J'ai été baptisée aujourd'hui.»

Elles furent effrayées mais je continuai à faire mes valises. En leur disant au revoir, je leur donnai à chacune un Livre de Mormon. «Je vous en prie, lisez-le avec le cœur et l'esprit ouverts.»

Je sais que j'agissais bien. Je suis reconnaissante envers l'Église catholique de ce qu'elle a fait pour moi. Je sens que ce que j'y ai vécu m'a préparée à accepter l'Évangile rétabli. Je sais que Dieu vit, que c'est un être comme chacun de nous mais rendu parfait. Jésus est vraiment le Christ. Il vit aujourd'hui. Il a expié pour nos péchés à condition que nous nous repentions. Je sais que Joseph Smith est un prophète de Dieu et qu'il y a aujourd'hui un prophète sur terre. Et mon expérience me fait dire que le Livre de Mormon est vraiment la parole de Dieu. □

Comment réagir aux critiques pendant l'enseignement au foyer et dans d'autres cas

par Dan Workman



Les critiques peuvent former l'un des plus grands obstacles à l'amour, mais l'amour est également l'outil le plus puissant pour vaincre les critiques.

Les instructeurs au foyer avaient à peine eu le temps de s'asseoir et d'échanger quelques paroles avec la famille quand le fils, un adolescent, laissa échapper ceci: «Comment pouvons-nous dire que nous sommes la seule véritable Église alors qu'au lycée, les meilleurs ne sont pas mormons et qu'ils croient en leur Église autant que nous en la nôtre?»

Les instructeurs lancèrent un coup d'œil rapide au père qui répondit d'un haussement d'épaules fataliste, comme pour dire: «Nous avons essayé de lui expliquer. Voyons ce que vous, vous pourrez faire!»

Le plus âgé réfléchit une minute et dit: «Eh bien, Christophe, c'est une excellente question. Cela me rappelle quelque chose qui m'est arrivé alors que j'avais à peu près deux ans de plus que toi. La première fois que je suis parti en fac, loin de chez moi, j'ai emporté avec moi quelques idées, des préjugés, pourrait-on dire. Je pensais que je quittais le cocon d'une vie simple à la campagne pour me trouver, dans une ville décadente où mes principes seraient mis à l'épreuve chaque minute. Mais cela ne s'est pas produit vraiment. J'ai été surpris de constater que la plupart de mes camarades de cours étaient des gens très bien. Certains étaient membres d'autres Églises et d'autres n'allaient à aucune Église. En les regardant vivre, je me demandais parfois si je n'aurais pas été moins honnête qu'eux si je n'avais pas été élevé dans une famille membre de l'Église. As-tu déjà pensé à cela?»

Christophe fit signe que oui et son instructeur au foyer poursuivit ainsi:

«Quand nous disons donc que notre Église est la seule véritable Église, nous ne voulons pas dire que nous sommes supérieurs aux autres ni que nous sommes les seuls sur terre à nous soucier de bien agir, mais simplement que c'est la seule Église que le Seigneur ait autorisée à prêcher l'Évangile et à accomplir les ordonnances pour le salut par l'intermédiaire du pouvoir de la prêtrise. Nous voulons que tout le monde puisse jouir de ces avantages. . .»

La discussion se poursuivit dans le calme. Christophe trouva rapidement une réponse satisfaisante à sa question après avoir cherché: «Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême» (Éphésiens 4:5) et d'autres Écritures.

La réaction qu'eut cet instructeur au foyer envers la question embarrassante de Christophe illustre des principes qui peuvent permettre de réagir positivement et avec efficacité aux critiques.

1. Ne soyez pas choqués. Soyez préparés.

Les instructeurs au foyer se trouvent de temps en temps confrontés à des

questions ou des déclarations qui semblent critiquer l'Église, les principes de l'Évangile ou les autres membres et dirigeants. Leur façon de réagir à ces critiques peut produire un effet durable sur les familles qu'ils sont appelés à servir. Mais s'ils se sont préparés pour répondre raisonnablement et pour exercer leur influence «par la persuasion, la longanimité, la gentillesse, l'humilité et l'amour sincère; par la bonté et la connaissance pure» (D. & A. 121:41,42), les instructeurs seront rarement surpris, embarrassés et ne se disputeront pas à cause d'une différence d'opinion.

Les disputes et les querelles n'ont aucune place dans l'enseignement au foyer. En répondant avec certitude et gentillesse, l'instructeur au foyer de l'histoire veilla à fournir à Christophe un moyen facile d'être d'accord avec lui s'il le désirait.

2. Concentrez-vous sur les points positifs.

Lorsque quelqu'un dit quelque chose d'embarrassant, un instructeur au foyer prudent peut commencer par présumer que cette personne essaie de poser une question sincère. Il divisera la déclaration en éléments positifs et en éléments négatifs et se concentrera sur ce qui est positif.

Dans notre exemple, notre instructeur au foyer se rendit compte que Christophe exprimait deux choses: (1) Sommes-nous la seule véritable Église? et (2) je pense que beaucoup de gens admirables ne sont pas membres de l'Église. L'instructeur au foyer se concentra d'abord sur les sentiments positifs qu'éprouvait Christophe au sujet de ses amis; c'était un point sur lequel ils étaient tous les deux entièrement d'accord. Et puis quand la conversation est devenue agréable, il a traité la question de doctrine qu'avait posée le jeune homme. Grâce à sa façon d'aborder le problème, cet instructeur au foyer put éviter une dispute, et il est toujours plus facile de tomber d'accord s'il n'y a pas de dispute à gagner.

3. Ne vous hâtez pas de corriger l'erreur.

Ce n'est pas facile de faire changer quelqu'un d'opinion lorsqu'il est ému; la critique est d'habitude une expérience émotionnelle. Accordez à la personne qui vous critique le temps et l'occasion de se corriger.

À l'époque où aux États-Unis le bétail devait parcourir de longues distances jusqu'au chemin de fer, il arrivait qu'il s'emballe. Non seulement cette débandade détruisait tout ce qui se trouvait sur son passage, mais encore elle était très nuisible au bétail lui-même. Par expérience, les cowboys savaient qu'il ne fallait pas essayer d'arrêter un troupeau pris de panique en lui faisant face. Ils chevauchaient au contraire le long du troupeau jusqu'au moment où ils arrivaient

en tête, pouvaient mener à nouveau le bétail de tête sur des chemins non dangereux et où ils arrivaient à contrôler la vache de tête, la ralentir et la faire avancer jusqu'au but désiré.

Les critiques que rencontrent souvent les instructeurs au foyer présentent souvent des parallèles avec un troupeau qui s'emballe. Elles résultent en général de la peur, de la douleur, de sentiments blessés ou d'une certaine incompréhension. Non seulement elles s'avèrent destructives pour la chose ou la personne critiquée mais elles le sont encore plus pour la personne qui critique. Tout comme pour la débandade, il n'est généralement pas sage d'essayer d'arrêter les critiques par une confrontation directe. Bien souvent il vaut mieux suivre le mouvement jusqu'au moment où vous pourrez diriger à nouveau des émotions incontrôlables sur des voies plus calmes, tout comme le fit l'instructeur au foyer de Christophe.

Il suffit parfois que l'instructeur au foyer sache simplement écouter car le fait d'écouter permet souvent de comprendre qu'une critique ne sert qu'à masquer d'autres problèmes. Par exemple : «Je n'aime pas du tout aller aux réunions» peut signifier en réalité : «Je n'entends pas bien» ou «Je ne peux pas arrêter de fumer». Et cette déclaration : «À la Société de Secours, on ne fait que bavarder» peut signifier ceci : «Ma fille divorce et je me demande ce que les gens vont dire.» En écoutant avec patience et en prodiguant des encouragements, l'instructeur au foyer permettra à une personne donnée de vaincre le mal ou la faiblesse qui l'empêche de jouir de l'esprit de l'Évangile.

4. N'acceptez pas les idées négatives.

Le fait de chevaucher le long du troupeau emballé pour essayer d'en prendre la tête n'équivaut pas à s'y joindre. De même, traiter de déclarations embarrassantes n'exige pas que vous approuviez cette critique ; c'est en fait tout le contraire. Peu importe à quel point vous aimeriez établir un contact avec quelqu'un, vous devez veiller à ne pas donner l'impression que vous êtes d'accord avec les éléments négatifs des critiques.

Le Seigneur a dit ceci : «Accorde-toi promptement avec ton adversaire, pendant que tu es en chemin avec lui» (Matthieu 5:25). Cela ne signifie pas que nous devions nous joindre au concert des critiques. Nous devons essayer de trouver une base positive d'accord et inspirer confiance avant de tenter de corriger ou de réorienter les critiques. C'est ainsi que l'instructeur au foyer de l'histoire traitait Christophe : soyez d'accord chaque fois que vous le pourrez et ne parlez pas de sujets où vous êtes en désaccord avant d'avoir créé une ambiance propice à une discussion calme.

5. Témoignez.

Témoignez d'une manière encourageante et inspirante de la véracité de l'Évangile et du pouvoir de la révélation qui dirige l'Église. Veillez à ne pas

transmettre de message de condamnation ou d'antagonisme à la personne que vous essayez d'aider.

Christophe se posait d'autres questions embarrassantes qui étaient nées de discussions avec ses amis, et ces questions intéressaient également ses parents. Ces derniers, bien qu'inactifs, voulaient que leur fils ait une opinion positive au sujet de l'Église, mais ils ne connaissaient pas toutes les réponses dont il avait besoin. Au départ des instructeurs au foyer, on décida qu'ils reviendraient une fois par semaine pendant un certain temps pour enseigner à la famille des principes de l'Évangile choisis sur une liste préparée par leurs soins. Après chaque leçon, ils invitaient les membres de la classe à poser autant de questions qu'ils le désiraient.

Ces dispositions furent très efficaces. Pendant l'une de ces visites, Christophe posa une autre question qui le troublait: «Pourquoi l'Église construit-elle des bâtiments qui coûtent si cher alors que tant de gens meurent de faim dans le monde?»

Les instructeurs au foyer réagirent à cette question à peu près comme ils avaient réagi à la première. Analysant sa déclaration, ils se rendirent compte qu'elle était formée de deux parties: (1) du souci pour les nécessiteux de la terre et (2) une affirmation de l'argent dépensé par l'Église en bâtiments.

La question divisée en éléments négatifs et positifs, ils se concentrèrent sur le côté positif car ils étaient entièrement d'accord à propos des nécessiteux. L'un des instructeurs au foyer dit: «Quand tu parles des pauvres, Christophe, tu tombes juste sur une des priorités de l'Église. Je suppose qu'il est arrivé très rarement que le Seigneur soit vraiment content des peuples de la terre et de leur manière de vivre. Mais un bon exemple, c'est la cité de Sion d'Énoch.» Il chercha une page dans ses Écritures et tendit le livre à Christophe. «Lis le verset 18.»

Et Christophe lut ceci: «Et le Seigneur appela son peuple Sion, parce qu'ils étaient d'un seul cœur et d'un seul esprit, et qu'ils demeuraient dans la justice; il n'y avait pas de pauvres parmi eux» (Moïse 7:18).

«Il ne devrait pas y avoir de pauvres en Sion», dit l'instructeur au foyer. «C'est un problème que l'Église essaie de régler.» Il parla du programme de préparation personnelle et familiale au cours duquel on enseigne aux familles et on les encourage à s'instruire, à devenir productives, à améliorer leur travail, à se préparer en faisant des réserves du nécessaire, à prendre soin de leur santé, physique et émotionnelle. Il ajouta alors: «Christophe, tu as parlé des bâtiments de l'Église. C'est dans les chapelles que nous allons adorer et apprendre aussi ces choses importantes.»

«C'est vrai», dit son compagnon. «Je me rappelle quand j'habitais dans le nord. C'était une petite ville et il n'y avait pas beaucoup de membres quand nous nous sommes joints à l'Église. Nous voulions apprendre et je ne peux dire à quel point c'était important pour nous d'avoir un endroit pour nous réunir pour recevoir des enseignements. Nous avons construit une chapelle. Ce fut un sacrifice réel; mais nous ne doutions pas que c'était nécessaire et positif. Toute construction coûte cher. Nous avons rendu notre chapelle aussi belle et bien que

nous le pouvions avec nos fonds limités.»

– Mais d'où vient cet argent? demanda Christophe.

– De toi et de moi, lui répondit le frère avec un petit rire. C'est pour cela que nous surveillons soigneusement les dépenses. Les lieux de réunion et les temples sont bien construits mais sans extravagance. Mais je voudrais dire qu'il est difficile d'exprimer le changement qui se produit dans la vie d'un converti, même parmi des gens aussi pauvres que nous. L'Église a tout amélioré pour nous, et même notre niveau de vie, je pense. C'est pour cela que je crois que l'Évangile est la solution définitive à la pauvreté et aux souffrances en tout genre, spirituelles ou physiques.

Une fois de plus, ces instructeurs au foyer réussirent auprès de Christophe car ils purent aller dans le même sens que ses pensées sans ajouter au problème. En ignorant pendant un moment le soupçon d'amertume que contenait sa question, ils purent renforcer ses penchants positifs et transformer ainsi une expérience potentiellement négative en une très bonne expérience pédagogique.

Ces étapes peuvent très bien s'appliquer à des cas de critiques à l'encontre des dirigeants de l'Église ou des membres. Sans prêter trop d'attention à la critique, nous devons commencer par tout ce qui peut paraître positif dans le message. Cette critique peut simplement supposer que l'on souhaite que tous les dirigeants de l'Église et tous les membres soient parfaits à ce sujet. La discussion doit oublier la personne en question pour passer au principe suivant: l'Évangile a pour but de nous amener à la perfection. Pardessus tout, l'instructeur au foyer doit éviter de donner l'impression qu'il se rallie à la critique.

La discussion devrait finir par mener à cette idée: dans l'Église, les dirigeants sont appelés selon le processus de l'inspiration; *soutenir* quelqu'un signifie qu'on l'aide à s'acquitter de ses responsabilités sans s'inquiéter de ses faiblesses. C'est soutenir quelqu'un que Dieu a appelé. Si vous avez servi comme dirigeant, vous pourriez parler de la difficulté à prendre des décisions que vous étiez forcé de prendre et de l'importance du soutien.

Pour aller plus loin, l'instructeur au foyer pourrait trouver une façon gentille de rappeler au critique que les imperfections des autres ne concernent que très peu son salut personnel.

Peu importe la façon dont nous réagirons aux critiques, un principe surpasse tous les autres. Il s'agit bien sûr de l'amour. Les critiques peuvent former l'un des plus grands obstacles à l'amour, mais l'amour est également l'outil le plus puissant pour vaincre les critiques. L'Évangile nous présente ce message: non seulement nous devons aimer mais encore nous devons faire naître l'amour dans le cœur des autres. Nous faisons naître l'amour par l'amour. Dans le cadre de l'enseignement au foyer, nous montrons de l'amour aux personnes que nous visitons en prêtant attention à leurs réalisations, en leur rendant visite et en parlant avec elles, en les instruisant, en les aidant, en les soutenant et en nous souciant d'elles. L'enseignement au foyer, c'est tout cela. C'est le processus qui nous permet de faire naître l'amour de l'Évangile et l'amour mutuel. □

Le cours était terminé. Garçons et filles ramassèrent leurs livres en bavardant comme le font tous les jeunes. Ils quittèrent le séminaire seuls ou en groupes, ne pensant plus qu'à leurs prochaines activités.

J'étais seul et je m'écroulai de fatigue sur ma chaise au premier rang de la classe; j'étais un peu découragé et très certainement troublé. Aujourd'hui, cela avait été tout particulièrement difficile. J'avais été le point de mire d'une nouvelle querelle avec Denis.

Il avait remis en question presque tout ce que j'avais dit au sujet de l'Évangile. Il avait demandé à revoir des questions que j'avais cru réglées au cours de précédentes discussions. Plusieurs fois, il m'avait habilement obligé à prendre position. Une fois de plus, j'avais témoigné de la véracité des principes éternels que j'enseignais et j'avais témoigné personnellement.

Assis à mon bureau, je commençais maintenant à me demander si je n'avais pas été trop ferme, trop tranchant. J'avais certes enseigné la position de l'Église en m'appuyant sur les Écritures, les Autorités générales et mon expérience personnelle. M'étais-je montré si ferme que les jeunes ne pouvaient accepter mes dires? Allais-je perdre des garçons comme Denis ou des filles comme Alice qui le soutenait parfois?

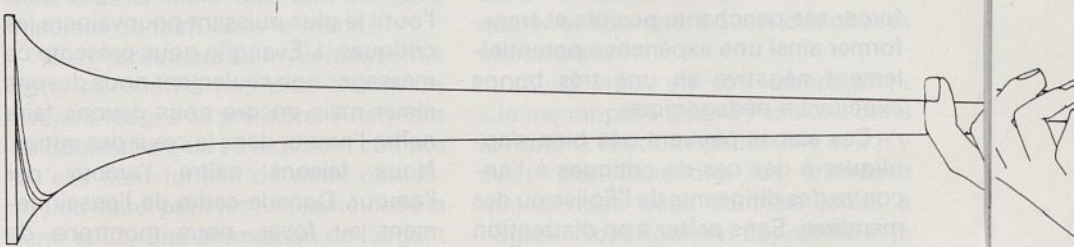
Je réfléchissais à cette question en priant tout en me mettant à ranger mon bureau devant la classe quand Jean, l'un de mes étudiants, revint prendre des livres qu'il avait oubliés.

– Ca va? me demanda-t-il.

– Très bien, Jean. Et toi?

– Très bien aussi. J'ai drôlement aimé votre cours, même si Denis nous a un peu égarés.

Jean me posa la question suivante avec précautions: «Cela vous ennuie-



«ET SI LA TROMPETTE REND UN SON CONFUS»

par Wayne B. Lynn

t-il qu'il remette en question ce que vous dites et qu'il adopte toujours une position négative?»

J'avouai calmement que cela m'ennuyait, mais que je me faisais surtout du souci parce que je n'arrivais apparemment pas à toucher Denis et à le convertir à une foi plus positive dans les enseignements du Seigneur.

Jean sourit. «Je savais, dit-il, que vous pensiez cela. Je veux vous dire quelque chose au sujet de Denis.»

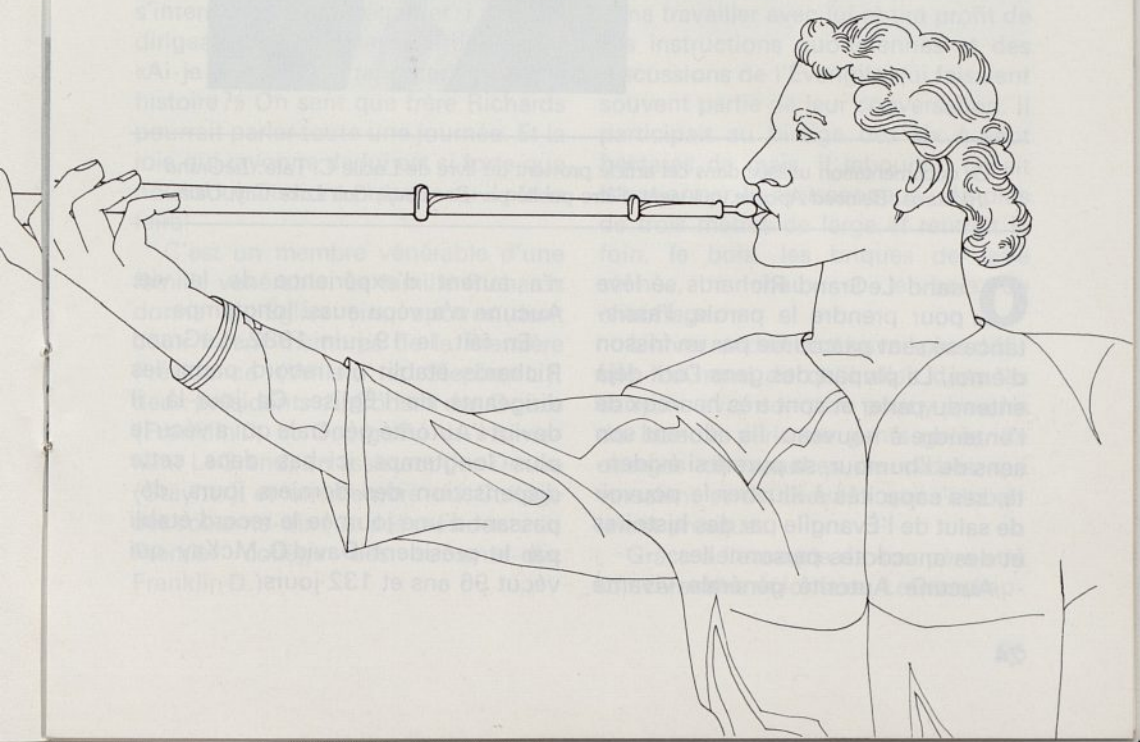
«Il a beaucoup d'amis qui ne sont pas membres de l'Église. Il vous semble qu'il adopte une attitude négative en classe, mais dès qu'il arrive au lycée, c'est la *vôtre* qu'il adopte! Les arguments qu'il vous présente en classe sont ceux que lui présentent ses amis. Les réponses que vous faites sont celles qu'il leur fait. Il fait seulement des réserves de munitions.»

Jean prit ses livres et me dit au revoir d'un sourire. Je me rassis à mon bureau en souriant. Je comprenais tout d'un seul coup. Je comprendrai dorénavant pourquoi Denis me posait toutes ces questions. Je serai heureux de l'aider à trouver des réponses.

Et puis je me sentis envahi par la peur. Et si j'avais hésité? Et si j'avais transigé? Je n'aurais pas converti Denis à mes idées, je l'aurais trahi et j'aurais trahi cette charge sacrée de l'instructeur.

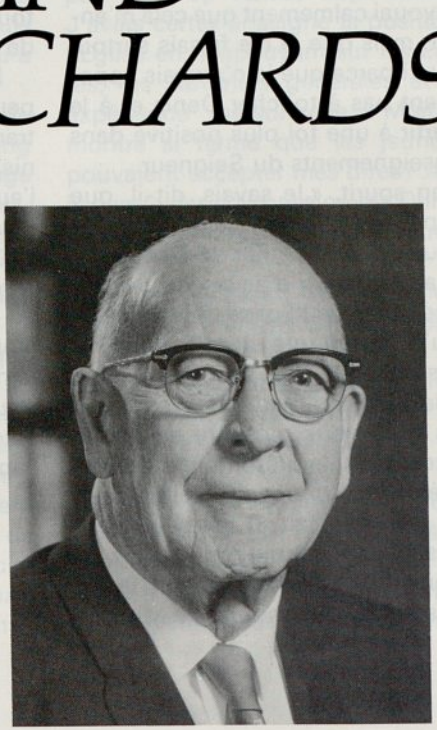
L'apôtre Paul a dit: «Et si la trompette rend un son confus, qui se préparera au combat?» (1 Corinthiens 14:8). Nous ne sonnons pas de la trompette dans l'oreille des gens à toute force; nous ne faisons pas non plus retentir inconsidérément son message mais l'appel doit plutôt être doux et certain. □

Illustration de Larry W. Nielsen



LEGRAND RICHARDS

Une œuvre merveilleuse et un prodige



La documentation utilisée dans cet article provient du livre de Lucile C. Tate: *LeGrand Richards: Beloved Apostle*, qui vient d'être publié par *Bookcraft, Salt Lake City, Utah.*

Quand LeGrand Richards se lève pour prendre la parole, l'assistance se sent parcourue par un frisson d'émoi. La plupart des gens l'ont déjà entendu parler et sont très heureux de l'entendre à nouveau. Ils adorent son sens de l'humour, sa pureté si évidente, ses capacités à illustrer le pouvoir de salut de l'Évangile par des histoires et des anecdotes personnelles.

Aucune Autorité générale vivante n'a autant d'expérience de la vie. Aucune n'a vécu aussi longtemps.

En fait, le 19 juin 1982, LeGrand Richards établit un record parmi les dirigeants de l'Église. Ce jour-là, il devint l'Autorité générale qui a vécu le plus longtemps ici-bas dans cette dispensation des derniers jours, dépassant d'une journée le record établi par le président David O. McKay qui vécut 96 ans et 132 jours.

Quelques jours avant d'établir ce nouveau record de longévité chez les Autorités générales, frère Richards fut amputé de la jambe droite jusqu'à mi-mollet dans un hôpital de Salt Lake City. Cette opération était rendue nécessaire par un problème de circulation dans la partie inférieure de la jambe. Il fit preuve d'une force irrépressible même après une grave intervention chirurgicale et reprit bientôt une partie de ses responsabilités de dirigeant avec un pied artificiel et en s'appuyant sur une canne.

Les années ont eu beau marquer son corps, frère Richards semble avoir perdu peu d'énergie. Écoutez sa voix. Il parle clairement et si rapidement que ses auditeurs ont le souffle coupé en attendant qu'il reprenne sa respiration.

Tous ses sermons sont remplis de tant de fraîcheur et de vitalité que son message prend vie. Bien souvent, lorsqu'il arrive à la fin de ses réflexions, il s'interrompt pour regarder l'autorité dirigeante ou présidente et demande: «Ai-je le temps de raconter une autre histoire?» On sent que frère Richards pourrait parler toute une journée. Et la joie qui rayonne de lui est si forte que nous souhaiterions presque qu'il pût le faire!

C'est un membre vénérable d'une famille vénérable. La famille Richards donna à l'Église cinq apôtres dont deux furent membres de la Première Présidence (Willard et Stephen L.), deux présidents du Conseil des Douze (Franklin D. et George F.) et maintenant LeGrand, un assistant des Douze (Stayner) et un membre du Collège des soixante-dix (un des présidents du Premier collège des soixante-dix, Franklin D.).

À 96 ans, il a connu plus de la moitié de l'histoire de l'Église dans cette dispensation. Il a vécu pendant le ministère de dix présidents de l'Église, de John Taylor à Spencer W. Kimball.

L'enfance de frère Richards

LeGrand Richards naquit en Utah, à Farmington, le 6 février 1886. Ses parents s'appelaient George F. Richards et Almira Robinson Richards. Ils eurent quinze enfants, et LeGrand fut le troisième.

Le dur travail faisait partie de leur vie; même les jeunes enfants travaillaient. Chacun apprenait à faire ce qui correspondait à son âge et à son niveau de compréhension et était alors encouragé à accomplir ses tâches de manière infaillible.

À onze ans, LeGrand fut jugé assez grand pour faire un travail d'homme, et parce qu'il aimait beaucoup son père, il aima travailler avec lui et tira profit de ses instructions quotidiennes et des discussions de l'Évangile qui faisaient souvent partie de leur conversation. Il participait au binage des six à sept hectares de maïs, il labourait, faisait fonctionner la moissonneuse de plus de trois mètres de large et rentrait le foin, le bois, les briques de terre séchée, la chaux et le bois de chauffage.

L'hiver rendait tout travail plus difficile. LeGrand dit qu'il allait dans les canyons avec son père pour y prendre du bois. Il parle de gants gelés, de charges de souches de cèdres qui versaient et de chevaux qui s'emballaient presque.

Grâce à l'exemple de son père et à son caractère volontaire, LeGrand ap-

Etapes photographiques de la vie de LeGrand Richards enfant, missionnaire, jeune marié avec son épouse Ina Jane Ashton, dirigeant local de l'Eglise et Autorité générale.

prit naturellement à servir. Il servit comme président du collège des diacres aussi fidèlement que son père servait dans la présidence de pieu. Voici quelques souvenirs de cette expérience: «Tous les samedis, nous devions balayer la chapelle, couper du bois pour les deux grands poêles, le transporter dans le coffre à bûches et puis nous devions y aller de bonne heure le dimanche matin pour enlever les cendres et allumer les feux pour chauffer le bâtiment. Nous devions nettoyer les verres des lampes à huile et les remplir. Nous devions aussi entretenir les terrains qui entouraient la chapelle.»

Les enseignements quotidiens de son père l'impressionnaient tant qu'il s'engagea à préserver son esprit en contrôlant ce qu'il laissait y entrer. Il raconte qu'un jour: «Je quittai l'endroit où nous jouions et je décidai que pas un de mes amis ne pourrait m'accuser de lui souiller l'esprit par des histoires vulgaires comme celles que j'y entendais raconter.»

Il décida de se préparer à son appel en mission, et se mit à étudier et à apprendre par cœur les Écritures, habitude qui a duré toute sa vie. Son étude le familiarisa également avec les prophètes qui devinrent donc ses amis dans un sens spécial. «Nous ne pou-

vons pas tous avoir les amis les plus cultivés, dit-il plus tard, mais nous pouvons chaque jour jouir de la compagnie des grands hommes de Dieu en apprenant à connaître leur vie, leurs travaux et leurs enseignements tels qu'ils ont été écrits et qu'ils nous ont été transmis.»

Épreuves physiques

Sa vie ne fut pas toujours facile physiquement, même dans sa jeunesse. À plusieurs reprises, il souffrit de maladies et d'accidents qui mirent son courage à l'épreuve et le fortifièrent spirituellement.

Alors qu'il était encore tout petit, LeGrand reçut un coup de marteau de hache sur la tête. Il tomba par terre, sans connaissance et en sang, mais il guérit après avoir reçu une bénédiction de la prêtrise et des soins médicaux.

Peu de temps après cet accident, LeGrand tomba d'une charrette parce que les chevaux avaient reculé inopinément. Lorsqu'il toucha terre, la roue de la charrette lui passa sur la tête. Avant qu'on ait pu le retirer, l'attelage fit un mouvement vif en avant, et la roue lui repassa sur la tête. Terrifié, son père prit l'enfant qui pleurait dans ses bras et lui fit une bénédiction. LeGrand guérit encore.

À l'âge de huit ans, il contracta une espèce de maladie de la hanche. Il dut porter sur sa jambe pendant neuf mois un plâtre qui montait du pied à la hanche en faisant le tour de sa taille. À cette époque-là, il devait marcher avec des béquilles et manqua une année scolaire. Un peu plus tard, cette année-là, alors qu'il portait encore un plâtre il fut attaqué par un bélier rétif. Cet animal se jeta plusieurs fois sur lui alors qu'appuyé contre la barrière, il essayait de repousser ses attaques de ses mains. On pense qu'il dut la vie sauve au plâtre qui lui entourait la taille.

À neuf ans, il marchait toujours avec des béquilles et eut un autre malheur. Il retomba sous une charrette. «La roue me passa sur le bras et le cassa. J'essayai de retrouver mes béquilles à tâtons et puis j'arrivai à sortir en rampant de dessous la charge. Mon bras formait un angle horrible, mais je ne voulus pas que le médecin le remît en place avant que mon père ne revienne des champs pour me donner une bénédiction.»

Jeune, il eut une scarlatine très grave et sa température resta élevée pendant de nombreux jours.

Enfin, à dix-neuf ans, alors qu'il était prêt à partir en mission, LeGrand se retrouva sur des béquilles, cette fois avec un genou douloureux et enflé, dans un plâtre. On lui conseilla de rester chez lui pour se soigner. Tout au contraire, il demanda à son père de lui faire une bénédiction de la prêtrise, et il partit comme prévu, sans plâtre ni béquilles.

LeGrand sortit sans incapacité permanente de tous ses accidents et toutes ses maladies. Il y eut cependant une exception, ses problèmes de la hanche qui firent qu'on lui raccourcit une jambe de près de 4 centimètres, ce qui le fit boiter toute sa vie et le gêna et le fit souffrir presque constamment.

Adulte, LeGrand continua à avoir des ennuis physiques. Pendant ses deux premières missions, frère Richards eut des problèmes de vue. Il ne pouvait plus lire du tout. Voici ce qu'il

raconte : «C'est exactement comme le mal de mer, de forts maux de tête et des nausées.»

En 1912, alors qu'il n'était marié que depuis trois ans, LeGrand fut frappé de cette maladie redoutée qu'est la variole. Ensuite il contracta la grippe pendant l'épidémie mortelle de 1918-19.

En plus de ces problèmes, frère Richards eut deux crises cardiaques, en 1942 et en 1964. Peu de temps après la première, le médecin dit qu'il n'aurait pas donné «un centime pour ses chances de survie le premier jour». Mais il survécut et finit par se remettre.

À partir de ce jour-là, il accomplit le travail habituel mais ses collègues le virent souvent marcher à l'aide d'une canne. Ses anciens problèmes de hanche lui rendirent la démarche moins sûre mais ne le ralentirent pas.

En 1978, après avoir été opéré d'une hernie, frère Richards allait un jour à pied avec frère Boyd K. Packer à leur réunion au temple. Frère Packer sentant qu'il se reposait sur son bras, lui demanda avec sollicitude : «Souffrez-vous constamment ?»

«Pas plus que je ne peux le supporter», répondit-il avec bonne humeur.

Le 23 février 1979, frère Richards entra à l'hôpital où il resta dans un état grave pendant un mois. On écrivit sa notice nécrologique et l'on prévint la Première Présidence et les Douze que ce n'était qu'une question d'heures avant sa mort. Mais frère Richards finit par se rétablir peu à peu.

Voici ce qu'il dit plus tard au cours d'une réunion des Douze : «J'ai lu dans les procès-verbaux que vous aviez reçu la nouvelle de mon décès imminent, mais je me suis bien moqué de vous, n'est-ce pas ?»

La personnalité de LeGrand Richards

L'éducation qu'il reçut pendant son enfance ainsi que toutes les épreuves qu'il vécut au début de sa vie lui permirent de se forger une personnalité à l'image de celle du Christ. Dès son plus jeune âge, il fut honnête, diligent, voué à l'Évangile, plein de foi, reconnaissant envers Dieu pour ses bénédictions.

Voici quelques exemples :

Diligence et engagement. Au début de sa première mission en Hollande, en 1905, frère Richards fut chargé de travailler au bureau de la mission. Il ressentit le besoin urgent d'apprendre la langue et se sentit souvent gêné par son manque de compétence en la matière. Il faisait tout son possible pour terminer le travail de bureau pour étudier le hollandais. En outre, l'esprit de sa mission «pesait puissamment sur lui». Voici ce qu'il écrivit : «J'étais si pressé d'enseigner l'Évangile que j'en arrivai à me lever avant 5 heures du matin pour étudier le hollandais et faire mon travail de bureau afin de pouvoir sortir faire du porte à porte l'après-midi.» De jour en jour, il écrivit qu'il distribuait quotidiennement 50, 92, 110 brochures. Ses visites pour les reprendre produisirent de nombreuses conversations au sujet de l'Évangile, même si elles étaient probablement hésitantes et incomplètes de son fait, pour commencer. Le genre d'effort qu'il faisait comme missionnaire à «temps partiel» apparaît clairement dans le fait qu'en comparaison, les autres missionnaires ne distribuaient que 197 brochures en moyenne par

Frère et sœur Richards célèbrent leurs noces d'or en mai 1959.

Rentré d'une mission en Hollande en 1905-1908, LeGrand Richards a posé pour une photo de famille, debout derrière son père, George F. Richards (extrême gauche).

missionnaire et par mois à la même époque.

En 1926, LeGrand répondit à l'appel que lança le président Heber J. Grant pour avoir des missionnaires dans de brefs délais. Frère Richards quitta ses affaires et sa famille pour servir six mois dans une autre région des États-Unis. En 1929, il fit la même réponse quand le président Grant lui demanda de vendre sa maison et son commerce pour partir en Californie où il commença par servir comme évêque de la paroisse de Glendale et ensuite comme président du pieu de Hollywood. Cet appel était assez inhabituel à cette époque de l'histoire de l'Église, mais voici ce que frère Richards dit lorsqu'un messager lui transmit l'appel: «Dites au président que j'ai une assez haute opinion du Seigneur, de l'Église et de lui pour partir si c'est ce qu'il veut.»

La foi. Lorsque frère Richards termina sa première mission et rentra chez lui, la traversée en bateau fut difficile. À proximité du rivage américain, il y eut une terrible tempête. Il y avait des vagues gigantesques et tout ce qui n'était pas attaché sur le pont s'éparpillait çà et là. Une sœur qui revenait de Scandinavie lui dit: «Frère Richards, vous n'avez pas du tout l'air de vous faire du souci.»

Il lui répondit ceci: «Eh bien, je ne sais pas ce qui va vous arriver, à vous et aux autres passagers, mais je me sens aussi tranquille que dans le salon de ma mère. J'ai eu la promesse que si j'accomplissais une mission honorable, je rentrerais chez moi en toute sécurité, et j'ai reçu l'assurance que ma mission était acceptable aux yeux du Seigneur, je rentre donc chez moi.»

La reconnaissance. Un sentiment profond de reconnaissance a été la note dominante de la vie de frère Richards. Il rappelle que pendant sa mission à Amsterdam, il avait l'habitude de se rendre dans la petite chapelle, de s'agenouiller derrière la chaire et de remercier le Seigneur du bonheur d'être en mission et des occasions. . . de témoigner de l'Évangile. «Cela me semblait tant faire partie de moi que mon cœur en débordait.» Il conserva cette joie tout au long des années.

Un service dans l'Église très important.

Le Seigneur appela frère Richards à son service un nombre de fois impressionnant. Il servit deux fois comme missionnaire à plein temps et deux fois comme président de mission, ce qui fait un total de près de dix ans. Il servit en tout quarante-quatre ans en tant qu'Autorité générale, et cela continue. Ajoutez à cela ses efforts diligents de président de branche de Portland, d'évêque à Salt Lake City (deux fois) et d'évêque et président de pieu en Californie.

Frère Richards fut soutenu comme évêque président de l'Église le 6 avril 1938. Il était le septième. Pendant les quatorze ans où il occupa ce poste, l'Épiscopat président apporta de nombreuses contributions, entre autres, les suivantes:

- Un système budgétaire pour toute l'Église pour l'entretien et les besoins des paroisses. (Frère Mark E. Petersen qui, à l'époque, était conseiller dans une présidence de pieu constata le changement: «Cela révolutionna toute la notion de finances dans la paroisse et dans le pieu et fut un bienfait pour toute l'Église.»)
- Le système selon lequel toutes les dîmes et tous les dons dans toute l'Église parvenaient d'abord au bureau de l'Épiscopat président; puis les fonds de dépense étaient reversés aux unités locales de l'Église en fonction de leur importance et de leurs besoins.
- Un certificat de membre général (avant cette époque-là, les certificats de membre n'étaient conservés qu'au niveau de la paroisse).
- Les programmes de récompenses individuelles et de groupe.
- Une augmentation importante de l'assistance à la réunion de Sainte-Cène dans l'Église entière.
- Le dessin et l'embellissement des jardins qui entourent les lieux de réunion au niveau paroisse et pieu.

Comme il était l'évêque président à une époque où il y avait moins de membres de l'Église, LeGrand Richards pratiquait ce qu'un des conseillers, l'évêque Joseph L. Wirthlin, décrivit comme «la politique de la porte ouverte». Voici ce qu'en dit frère Wirthlin: «Cela fut mis en application au début de sa prise de fonction: quiconque désirait lui parler, à lui ou à ses conseillers, ne pouvait se voir refuser une audience. Les portes de nos bureaux restaient toujours ouvertes et frère Richards avait toujours un mot gentil et de l'aide pour la veuve, l'homme d'affaires tourmenté, le jeune et ses problèmes, l'immigrant.»

L'apôtre

C'était peu après midi, le dimanche 6 avril 1952. La session du matin de la 122e conférence générale venait de se

terminer. Sans prémonition ni avertissement, frère Richards apprit de la bouche du président Henry D. Moyle, conseiller du président David O. McKay, que ce dernier désirait le voir dans son bureau. Quand frère Richards arriva, le président McKay lui apprit qu'il avait été choisi pour occuper la place vacante dans le Collège des Douze laissée par la mort de Joseph F. Merrill, le 3 février. Voici ce que frère Richards raconta au sujet de cette expérience: «Je pleurai et le président pleura, nous nous étreignîmes et puis nous nous rendîmes à la réunion de l'après-midi.»

Frère Richards a servi dans de nombreux domaines au cours des trente années où il a été membre du Conseil des Douze. En plus des efforts missionnaires dont il ne s'écarte jamais beaucoup, certains domaines dans lesquels frère Richards travaille en tant que membre du Conseil des Douze touchent aux tâches administratives spéciales, aux divers conseils et travaux de comités.

LeGrand Richards, assis à gauche, avec sa famille, lorsqu'il fut appelé membre du Collège des Douze en 1952.

Comme la plupart des Autorités générales, frère Richards a beaucoup voyagé, et a élevé la voix pour témoigner. Il a littéralement parcouru l'Église en long et en large, faisant la tournée des missions et assistant à des conférences. De plus, il a assisté à des conférences interrégionales qui ont amené beaucoup d'Autorités générales à des gens qui n'auraient jamais pu assister à des conférences générales à Salt Lake City.

Une œuvre merveilleuse et un prodige

Frère Richards a beaucoup apporté à l'Église, mais il est une contribution qui vient toujours à l'esprit: son premier livre: *Une œuvre merveilleuse et un prodige* (il écrivit trois livres). En trente-deux ans et vingt-trois éditions (1950–1982) *Une œuvre merveilleuse et un prodige* se vendit davantage que n'importe quel autre livre de l'Église à part le Livre de Mormon. L'éditeur parle d'un million et demi à deux millions d'exemplaires imprimés aux États-Unis, et il faut ajouter à cela cinquante mille exemplaires imprimés en Europe. Il a été traduit en dix-huit langues. Frère Richards n'accepta jamais aucun droit sur le livre, mais en fit don aux efforts missionnaires de l'Église.

De nombreuses personnes qui ont été spirituellement touchées par le livre ou qui se sont converties grâce à lui ont parlé de son effet. Ces histoires viennent du monde entier, de gens de tout âge et de milieu différent. Il se

passe rarement une journée sans que des lettres n'arrivent ou des gens ne passent au bureau de frère Richards pour lui parler de son livre et l'en remercier.

Frère Richards considère que son livre, *Une œuvre merveilleuse et un prodige*, est la contribution la plus importante qu'il ait fait à l'édification du royaume du Seigneur à notre époque. «Je pense qu'il y a toujours eu dans le monde des milliers d'hommes et de femmes assez bons pour être membres de l'Église», mais peu «s'arrêtèrent assez longtemps pour assembler toutes les vérités afin de les comprendre. C'est ce que fait mon livre.»

La famille de frère Richards

Pendant tout son service public, frère Richards s'est ancré fermement dans sa famille. Il était profondément dévoué à Ina, son épouse qui mourut en 1977, et à ses huit enfants. Cette unité familiale débuta en mai 1909 avec leur mariage.

Frère Richards essaya toujours de se montrer très attentionné pour Ina. Voici ce qu'il dit tout naturellement: «Quand les enfants étaient petits, je ne pense pas que ma femme se soit levée une seule nuit sauf s'ils étaient malades. Je pensais que si elle s'occupait des enfants pendant la journée (et c'était une lutte pour les rendre heureux) alors que je n'avais que du travail d'écritures à faire, je pouvais l'aider la nuit. Donc si un bébé pleurait, je me levais à toute vitesse; s'il fallait un biberon, j'allais le chercher ou je changeais leurs couches. Tant qu'ils n'étaient pas malades, je la soulageais de la responsabilité de s'occuper d'eux la nuit.»

Il prétend ne pas avoir aidé ses enfants quand ils étaient malades, et pourtant on raconte tout le contraire car chaque enfant parle de ses soins affectueux pendant une maladie, de la façon dont il les couchait et les calmait, dont il massait les jambes douloureuses et dont il leur donnait des bénédictions. Son amour pour tous fut profond, certain et toujours présent.

En mai 1959, LeGrand et Ina fêtèrent leurs noces d'or. En repensant à ces cinquante années qui venaient de s'écouler, Ina résuma en une déclaration brève les épreuves, les joies, les pertes et les gains: «Personne n'aurait pu avoir une vie meilleure et plus douce que la nôtre.»

Après la mort d'Ina, frère Richards dit à ses enfants: «Je suis reconnaissant de l'avoir éternellement. Elle est aussi bonne que n'importe lequel de ces anges qu'elle retrouvera de l'autre côté; elle se sentira bien avec eux.»

L'ami des membres

Les membres du monde entier aiment le côté pratique de frère Richards; c'est un apôtre que tout le monde aime. D'une manière caractéristique, avant et après ses discours, il cherche à se mettre à la disposition des gens qui l'écoutent, exprimant amour, chaleur et sincérité. Il dit souvent ceci: «Longtemps après avoir oublié ce que nous avons dit, les gens se souviendront qu'une Autorité générale leur a serrré la main.»

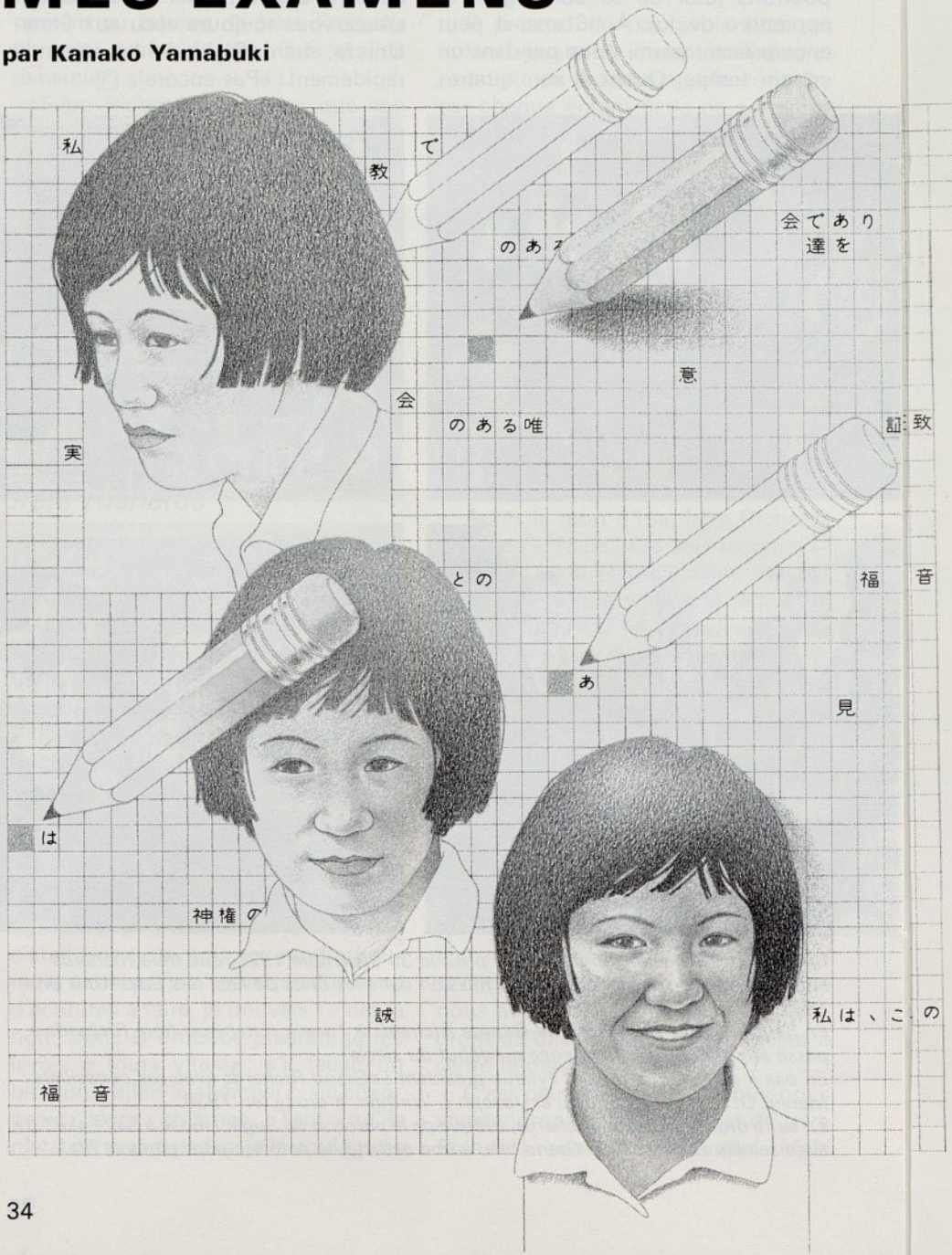
C'est peut-être ce dont nous nous souviendrons le plus au sujet de frère Richards, son côté personnel. Mais

avant de nous *souvenir* de lui, nous pourrons jouir de sa compagnie et apprendre de lui. À 96 ans, il peut encore rester parmi nous pendant un certain temps. Quant à son quatre-vingt-dixième anniversaire, le président N. Eldon Tanner lui demanda: «Avez-vous toujours vécu aux États-Unis?», frère Richards lui répondit rapidement: «Pas encore!» □

En haut à gauche: Photo de famille prise le 30 décembre 1925, que frère Richards emporta avec lui pendant sa courte mission dans les Etats de l'est des Etats-Unis en 1926.
En haut à droite: La maison de George Richards à Tooele (Utah) où frère Richards a passé ses années d'adolescence au début du siècle.
En bas à gauche: Le nouvel évêque président LeGrand Richards avec ses conseillers Marvin O. Ashton, à gauche, et Joseph L Wirthlin, à droite, en 1938.
En bas à droite: LeGrand Richards, évêque de la paroisse de Sugar House à Salt Lake City, avec ses fils LaMont et LeGrand, fils, à une activité de paroisse pour pères et fils.

MES EXAMENS

par Kanako Yamabuki



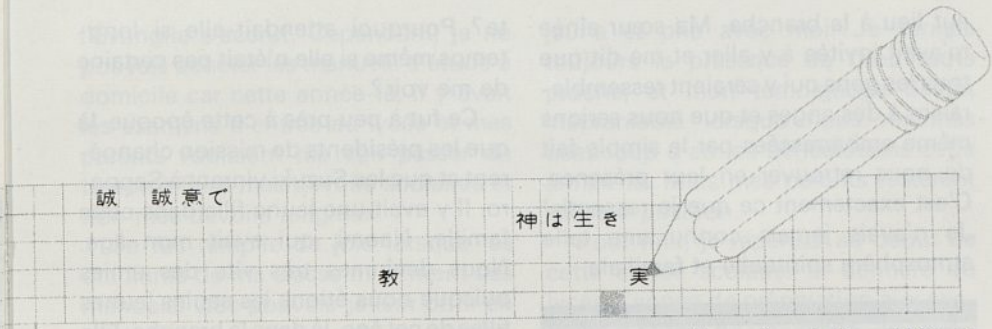


Illustration de Ronald Stuck

Les aiguilles de l'horloge n'avançaient plus. Elles indiquaient toujours la même heure chaque fois que je la regardais. Pourquoi le professeur ne venait-il pas faire commencer les examens pour mettre fin à mon angoisse?

Comme presque tous les étudiants japonais, j'étais terrifiée par les examens d'entrée à l'université. Dans notre pays, ceux qui échouent ne peuvent pas entrer à l'université. Souvent les étudiants veillent toute l'année pour étudier, et il existe un dicton favori: «Celui qui dort quatre heures réussit; celui qui dort cinq heures échoue.» Comme mes amis, j'avais veillé pendant de nombreuses nuits pour me préparer, et mes parents m'avaient exhortée d'innombrables fois à «réussir ces examens».

Mais ces examens étaient même encore plus importants pour moi. Ils pourraient peut-être me valoir la permission de me faire baptiser. Depuis quatre ans, j'essayais de convaincre mes parents, en particulier mon père, que le fait de me joindre à l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours serait bon pour moi. Il ne voulait rien entendre, insistant toujours sur le fait que les études avaient actuellement beaucoup plus d'importance.

Si seulement je pouvais réussir à ces examens, je serais certaine d'aller à l'université et je subirais moins de pressions. Mes parents m'accorderaient peut-être la permission de me faire baptiser. Je jetai un nouveau coup d'œil à l'horloge. Plus que trois minutes. . .

Je repensai à mon premier contact avec les mormons. Ce fut pendant l'été de ma deuxième année au lycée que le président Kimball visita Sapporo. J'avais fréquenté beaucoup d'autres Églises mais il y eut quelque chose de nouveau à cette réunion: l'unité de tous les membres. À cette époque-là, cela semblait étrange. Dans les autres Églises, les gens venaient aux réunions, s'asseyaient et écoutaient et puis rentraient chez eux. Chez les mormons, tous semblaient apporter quelque chose à la vie, essayer de l'aimer et d'en jouir comme le Seigneur le voulait.

Je revis aussi ma deuxième visite chez les mormons. Ce fut le 3 novembre de la même année pour la fête du Jour d'action de grâce américain qui

eut lieu à la branche. Ma sœur aînée m'avait invitée à y aller et me dit que tous les gens qui y seraient ressembleraient à des anges et que nous serions même embarrassées par le simple fait de nous retrouver en leur présence. C'est exactement ce que je ressentis! Je n'avais jamais connu une telle atmosphère spirituelle et familiale.

Les examens d'entrée à l'université me terrifiaient. Si j'échouais, mes parents ne me laisseraient peut-être pas être baptisée.

À partir de ce jour-là, j'allais à l'Église chaque semaine et tout le monde m'y accueillait chaleureusement et à bras ouverts. Les missionnaires m'enseignaient les vérités rétablies de l'Évangile et m'apprirent à prier pour connaître personnellement la vérité. Aucune autre l'Église ne m'avait jamais appris à prier, mais dans cette Église-là, même les jeunes enfants savaient prier. Je lisais le Livre de Mormon tous les jours et je priais à son sujet. Je finis peu à peu par comprendre pourquoi je me trouvais sur terre et ce qui était important dans la vie. Mais je ne sentais pas encore que j'avais un témoignage.

En avril, la branche lança le programme des Jeunes Filles. Au début, il n'y eut qu'une seule participante : moi! Et même si je n'y allais pas, l'instructrice m'attendait. Cela me paraissait étrange. Pourquoi était-elle si patiente? Pourquoi attendait-elle si longtemps même si elle n'était pas certaine de me voir?

Ce fut à peu près à cette époque-là que les présidents de mission changèrent et que les Suzuki vinrent à Sapporo. Il y avait une jeune fille dans cette famille, Naomi, qui avait mon âge. Nous devînmes très vite des amies puisque nous étions les seules jeunes filles de cet âge-là dans la branche. Elle me montra l'exemple, et guidée par elle, je commençai à comprendre la patience de l'instructrice et la beauté de l'Évangile. L'exemple de Naomi m'aida à aller chaque semaine à l'Église et à prier avec diligence. Je pus acquérir un petit témoignage et je désirai le baptême de tout mon cœur.

J'avais déjà parlé une fois à mes parents de cette bénédiction mais ils étaient contre. . .Je fis une autre tentative cette fois-là armée d'un témoignage minuscule.

«La foi», me dit mon père, «n'est pas quelque chose qui se forme en deux ou trois jours. Cela prend de nombreuses années.» Il pensait que pour une étudiante, les études étaient encore plus importantes que la religion, et il refusa énergiquement de me donner la permission d'être baptisée.

Cela avait été une expérience douloureuse. Mais je me repris, je réfléchis à ce que m'avait dit mon père et je décidai qu'il avait raison au moins sur un point. La religion ne devait pas être une aventure de deux jours mais devait durer toute la vie! Je me mis à assister au séminaire et à étudier sincèrement l'Ancien Testament. Des leçons amusantes me permirent de mieux comprendre un sujet qui était nouveau pour moi, et ma connaissance de

l'Évangile s'accrut. Cependant, je ne pouvais acheter les manuels d'étude à domicile car cette année-là, il y avait les examens d'entrée au lycée et mes parents voulaient me voir passer du temps à faire mes devoirs scolaires et non mes devoirs religieux.

Je fus remplie de joie lorsque les étudiants de ma classe m'offrirent ces manuels! Que pouvais-je leur offrir en retour? La meilleure chose à faire, c'était d'étudier à fond ces manuels. Je travaillais moins vite que les autres mais je pus les terminer et les rendre à l'instructeur.

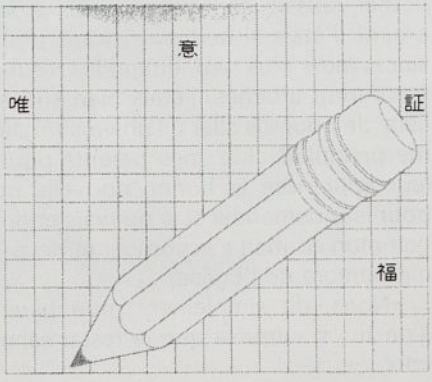
Je réussis également mes examens d'entrée au lycée et je me sentis soulagée. J'avais le cœur plus léger en demandant à nouveau à mes parents la permission du baptême; je m'imaginais que j'avais prouvé pouvoir être active dans l'Église et réussir en même temps mes études. Leur réponse me ramena durement à la réalité. «Non», dit mon père. «A partir de maintenant, tes études vont devenir plus difficiles. Tu n'auras plus le temps pour l'Église et le lycée en même temps.»

Mes parents se fâchèrent de plus en plus devant la diligence dont je faisais preuve pour aller aux réunions de l'Église et me parlaient durement quand je partais le dimanche. Cependant au bout de longs mois, ils finirent par comprendre que je ne cesserais pas mon activité. Et leur résistance céda un peu. Je continuai à étudier les manuels du séminaire et mon témoignage devint de plus en plus ferme. Mais le baptême semblait encore impossible.

Naomi finit par me suggérer de jeûner et de prier à ce sujet. Nous jeûnâmes donc tous les jours de sabbat pendant une année entière. Naomi jeûna et pria avec moi. Je sentais toujours la présence de Dieu toute proche, et mon témoignage devint inébranlable lorsque nous reçûmes beaucoup d'autres bénédictions cette année-là. Mais mes parents restèrent sur leur position.

Pour finir, je repensai au début de cette année scolaire, la dernière du lycée, l'année de préparation aux examens d'entrée à l'université. Je savais que je ne pourrais me joindre à l'Église avant la fin des examens. Je me demandai aussi si mes parents accepteraient même de me laisser baptiser *après* les examens. Une chose était sûre pourtant. Si j'échouais, mes parents diraient que la raison de mon échec était le temps passé à cette Église! Je devais leur prouver que ce qu'ils pensaient était faux. Je savais en quelque sorte que le succès à ces examens serait la clef de mon baptême mais je ne comprenais pas comment.

J'étudiai plus que jamais auparavant. Mes études passèrent au premier plan même devant les tâches de l'Église. Mes devoirs du séminaire commencèrent à s'amonceler. Je déci-



dai que pour être baptisée, cela valait la peine de négliger le séminaire en faveur des études. Mais ce manque de travail dans le cadre du séminaire me donnait des soucis car c'était là que j'avais le plus progressé et que j'avais ressenti le plus fort témoignage. Ce témoignage semblait se rétrécir alors que 13 livres d'étude à domicile s'empilaient sur mon étagère. Ma conscience me dit que je ne faisais pas ce qu'il fallait et qu'en même temps que les études, je devais avoir du temps pour mon travail dans l'Église et pour le séminaire. Le 25 février, je me promis de terminer les 13 livres le 4 mars, jour où commençaient les examens. Pris entre mes autres devoirs, les manuels du séminaire devinrent un moment de répit bienvenu. Le 2 mars, je rendis tous mes devoirs terminés à mon instructeur du séminaire qui en fut tout surpris.

«Il est l'heure», dit le professeur qui surveillait les examens. Je regardai l'horloge et murmurai une prière. Comme un escadron de robots, les candidats à l'examen d'entrée à l'université se levèrent et entrèrent dans la salle d'examen. Je me joignis à eux à contrecœur.

J'ai réussi! Je n'arrivais pas à le croire! J'étais si heureuse! Mais plusieurs jours plus tard, quand les résultats furent affichés, j'étais bien sur la liste. Je pourrais aller à l'université! Je me précipitai chez mes parents pour leur apprendre la bonne nouvelle et pour leur demander si je pouvais enfin voir mon souhait s'accomplir et devenir membre de l'Église.

«Non», dit simplement mon père. J'en fus si surprise que je restai sans voix.

Mais ma mère, contrairement à son habitude, prit ma défense. Elle lui rappela que j'avais été loyale envers mes études et fidèle envers mon Église pendant quatre années. «C'est une si bonne Église que je ne pense pas que ma fille fasse grand mal en s'y joignant», dit-elle. «C'est une si bonne Église. Je comprends pourquoi ma fille veut y aller pendant toute sa vie»

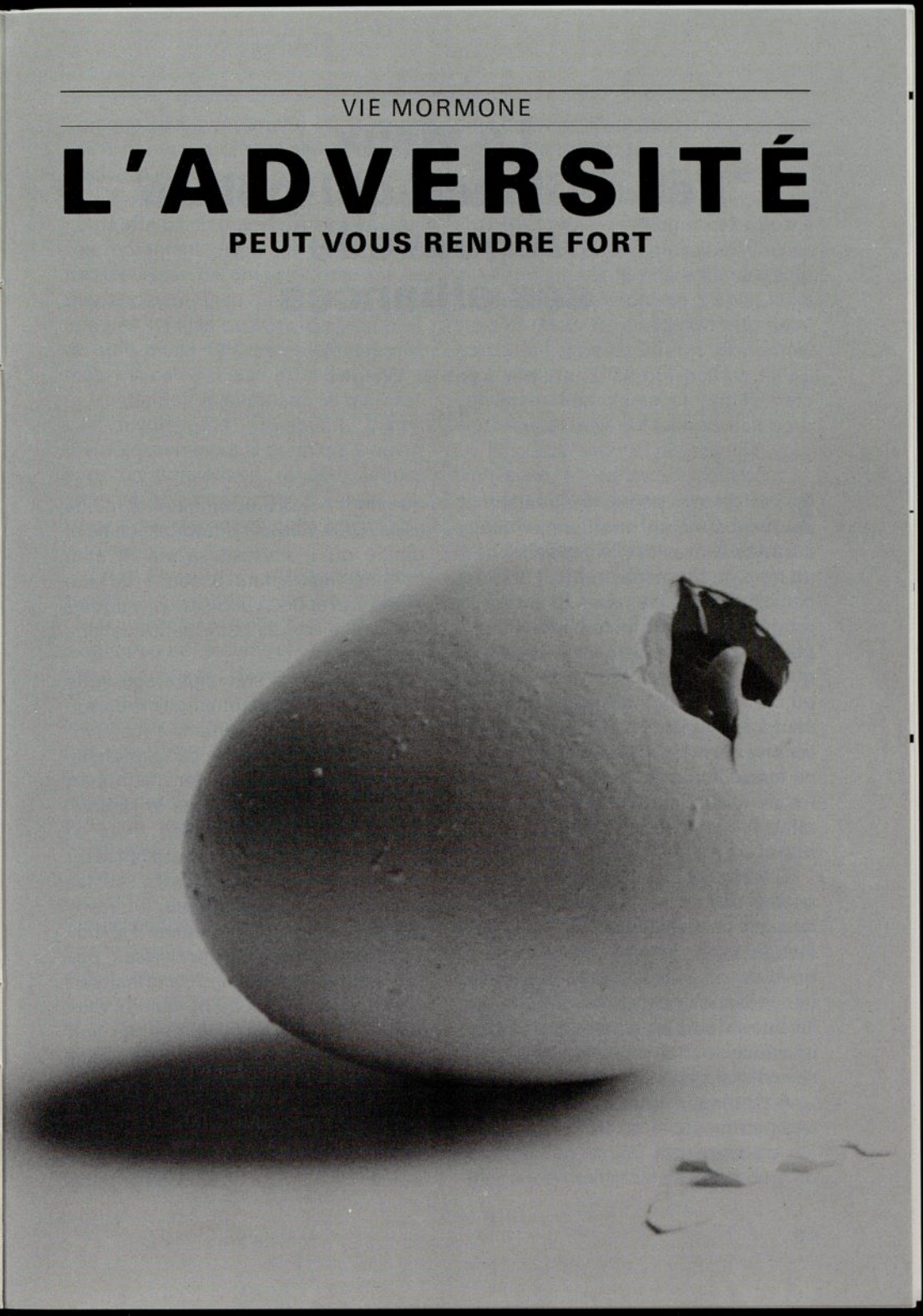
Nous parlâmes tous les trois pendant des heures et je compris lentement que mes parents n'étaient pas contre moi mais qu'ils m'aimaient. Ils se souciaient de mon bien-être et ne voulaient pas que je fisse quelque chose aveuglément. Je suis reconnaissante d'avoir des parents aussi merveilleux. Je pense qu'eux aussi, ils comprirent que je ne me joignais *pas* à l'Église par caprice. Ils m'accordèrent la permission de me faire baptiser. Je contractai cette alliance et reçus cette ordonnance le jour où j'obtins mon diplôme du programme des Jeunes Filles. Mes amies du séminaire participèrent à la planification du service de baptême, et une grande partie de ma famille y assista.

Au Japon 5% seulement des membres de l'Église en âge d'aller au lycée ou à l'université ont des parents membres. Faire connaître l'Évangile à leur famille peut leur paraître difficile. Les parents bouddhistes ou shintoïstes ne comprennent pas toujours la foi qui envahit le cœur grâce à la connaissance de l'Évangile de Jésus-Christ. Mais je crois vraiment que le Seigneur se soucie de nous et nous fournira de l'aide. En ce qui me concerne, ce fut grâce à ces quatre années de patience que ma foi devint forte. □

VIE MORMONE

L'ADVERSITÉ

PEUT VOUS RENDRE FORT



Le vieux Fer-de-lance-qui-pointe renouvelle ses alliances

par Lynn L. Wright

Les hautes herbes bruissaient au vent d'été qui soufflait par rafales à travers les vastes plaines vallonnées du nord du Montana et sifflait près des planches grisâtres, sans peinture et rongées par les intempéries, de la petite maison. Cette maison était presque solitaire dans cette vaste étendue où coulait le Missouri puissant qui en était à la moitié de son cours avant de se jeter dans le Mississippi. De temps en temps, l'une des planches branlantes de la maison tremblait lors d'une rafale particulièrement forte, et ce bruit résonnait à l'intérieur.

C'était dimanche, mais à part quelques petits ouvrages de main d'homme, les plaines immenses et l'herbe étaient à peu près les mêmes que ce qu'elles avaient été pendant des centaines de dimanches ainsi que pendant les autres jours de la semaine. Ce pays immense donnait une certaine impression d'immuabilité.

À l'intérieur de la maison solitaire, très peu meublée, se trouvait le vieux Fer-de-lance-qui-pointe qui avait été un grand guerrier de la fière et magnifique nation des Sioux; il était à moitié assis sur le vieux lit d'hôpital écaillé et rouillé où il finissait sa vie. Il était confiné maintenant à cause de son grand âge et de sa faiblesse physique à l'unique pièce de cette petite cabane en bois.

Il laissait errer son regard autour de la pièce et ne remarquait pas le carton qui servait non seulement à recouvrir les murs mais aussi de tapisserie. C'était la même chose dans la plupart des maisons indiennes de la réserve. Son regard errait sur les murs et s'arrêtait sur une vieille photo fanée ou un souvenir de son passé, et les événements de son passé lui revenaient aussitôt à la mémoire. Fer-de-lance-qui-pointe ne connaissait pas son âge. Personne ne le connaissait mais il se rappelait de nombreux moments heureux qu'avait connus son peuple. Dans sa vie il avait vécu beaucoup d'hivers.

Frère Fer-de-lance-qui-pointe n'avait pas oublié que c'était dimanche, et il attendait avec impatience le moment où le soleil arriverait à midi.

Lorsque ce fut presque midi, il tendit ses bras qui avaient été si puissants et essaya d'arranger sa couverture et le couvre-lit usé qui recouvraient son corps affaibli. Et puis ses mains noueuses montèrent jusqu'aux deux belles tresses lisses de cheveux gris qui lui descendaient bien plus bas que les épaules. Il fallait qu'elles tombent bien et qu'il ait la tête fièrement dressée même si cela lui était difficile.

Il attendait maintenant ce qu'il savait devoir venir. Quelqu'un frappa bientôt vivement à la porte qui s'ouvrit avec un grincement, et deux jeunes gens vêtus de costumes sombres entrèrent, heureux de se retrouver à l'abri du vent.

Frère Fer-de-lance-qui-pointe leur tendit vivement la main pour serrer chaleureusement celle des deux missionnaires qui étaient venus spécialement dans son humble maison. Ils n'échangèrent pas beaucoup de paroles car Fer-de-lance-qui-pointe parlait très peu d'anglais et les missionnaires ne connaissaient presque rien de la langue des Sioux. Mais ils éprouvaient tous un sentiment de communion spirituelle.

Mais les missionnaires avaient un recueil de cantiques en la langue des Sioux; pendant que l'un choisissait un chant, l'autre amenait au centre de la pièce une vieille chaise de bois rugueux qui ne tenait presque que par du fil de fer. Il déplia alors très soigneusement deux mouchoirs propres et récemment repassés et les posa sur le siège. Il sortit une petite assiette propre qu'il posa sur les mouchoirs. Sur cette assiette, il déposa un petit morceau de pain et près de lui, un petit verre d'eau pure du puits. Tout était prêt pour que la réunion pût commencer.

Le missionnaire avait ouvert le recueil à la page 25 et les trois hommes chantèrent de leur mieux: «Ah, douce est l'heure de prier» après quoi l'un des missionnaires fit la prière d'ouverture. Le premier compagnon s'agenouilla alors et récita la bénédiction du pain. Lorsque l'assiette lui fut présentée, frère Fer-de-lance-qui-pointe tendit une main tremblante et prit le petit morceau de pain qui représentait pour lui le corps sacrifié de son Sauveur bien-aimé, et les larmes coulèrent librement sur ses joues ridées et usées.

Après que l'eau eut été bénie et donnée à Fer-de-lance-qui-pointe, les missionnaires rouvrirent le recueil de cantiques et tous chantèrent ensemble: «Israël, ton Dieu t'appelle». Le deuxième compagnon fit la prière de clôture. Ils rangèrent la chaise et la reposèrent à sa place près du mur. La réunion était terminée. Une fois de plus, le vieux Fer-de-lance-qui-pointe avait renouvelé ses alliances. Les missionnaires s'attardèrent car il leur répugnait de quitter cet esprit spécial qu'ils ressentaient si fort dans cette vieille cabane des plaines du Montana.

Ils finirent par serrer la main de leur frère bien-aimé pour lui dire au revoir. Ils ressortirent dans le vent vif qui balayait la prairie mais ce vent ne semblait plus les ennuyer autant.

C'était une tâche qu'ils aimaient et qu'ils remplissaient chaque semaine, le jour de sabbat. Ils l'accomplirent avec joie jusqu'au jour où le vieux brave, Fer-de-lance-qui-pointe, quitta cette vie mortelle et alla reposer dans le vieux cimetière indien de Chicken Hill.

«ORGUEIL ET PRÉJUGÉS»

par Susan Evans McCloud

Illustration de Ron Stucki

«J'essaie de t'empêcher de commettre une terrible erreur, Michelle. Il faut que tu me fasses confiance. Je le sais.»

Je remis la fiche de la bibliothèque dans le livre et le rendit à la bibliothécaire. Je levai les yeux et vis les yeux bleus et ronds de Lori qui me regardaient par-dessus la rangée des taches de rousseur qui lui parsemaient le nez.

«As-tu eu des nouvelles de l'université Brigham Young?» me demanda-t-elle avec des yeux bleus tout brillants.

«Je crois que tu es encore plus impatiente que moi!» Je me mis à rire alors que je savais que ce n'était pas vrai. J'avais l'impression que ma vie tout entière, tout ce qui devrait m'arriver, dépendait de cette décision que prendraient des gens que je n'avais jamais vus.

«Ils ne peuvent que t'accepter», pépia Lori en se glissant derrière le bureau pour remplir les cartes des retardataires. «Avec les notes que tu as eues depuis deux ans, le fait que tu viennes de te convertir et tout ça. . .eh bien. . .tu ne devrais pas avoir de problèmes.» Elle soupira, fronça le nez ce qui écrasa la rangée de taches de rousseur, lui donnant un air malheureux. «Tu as tellement de chance, Michelle, de pouvoir retourner en Utah dans les montagnes et à l'université Brigham Young.»

«Ils ne savent pas que je viens de me convertir, Lori. Et tu vas y aller dans deux ans!»

Lori poussa un grognement: «Deux ans, c'est une éternité, surtout parce que tu pars maintenant.»

Je me mis à rire. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Elle était si gentille, ouverte et sincère. Elle avait quatre ans de moins que moi et c'était pourtant ma meilleure amie. Elle m'avait fait connaître l'Évangile. Elle avait changé ma vie. Lori était la seule jeune fille mormone de ma connaissance. Il me semblait qu'elle était un très bel échantillon de l'idéal.

Je rapportai la pile de revues sur l'étagère et je me mis à les classer et à les ranger. Depuis l'âge de seize ans, je travaillais tous les étés à la bibliothèque municipale de Franklin City. J'étais pourtant partie passer deux ans à l'université de Madison, mais c'était le meilleur travail que je pouvais trouver dans une ville de 7 000 habitants collée à la lisière des grands bois du Wisconsin.

L'été dernier, on avait embauché deux nouvelles lycéennes à la bibliothèque. Lori était l'une d'elles. Elle était amicale et bavarde et il ne lui fallut pas longtemps pour avoir de bonnes relations avec tous les autres employés ni pour s'assurer que tout le monde sache bien qu'elle était membre de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. Pendant mes études, j'avais lu l'histoire des mormons et de Brigham Young, mais en réalité je ne savais pas grand chose. Et je ne comprenais pas pourquoi cette jeune fille me rendait soudainement si curieuse, m'intéressait tant à une chose à laquelle je n'avais jamais pensé auparavant.

C'était seulement un an auparavant. Je m'émerveillai à la pensée qu'une seule année si brève pouvait changer autant la vie de quelqu'un. Rien n'était plus pareil depuis que j'avais appris à connaître l'Évangile et que je m'étais jointe à l'Église. Maintenant, je participais à des activités différentes et j'avais des amis différents. Mes pensées étaient différentes et je voulais autre chose. J'étais plus heureuse, et plus malheureuse que jamais.

Je frissonnai en me souvenant de la première fois où j'avais demandé à mes parents la permission d'être baptisée. Ils savaient que j'étudiais avec les mormons et que j'assistais à leurs réunions, mais je ne pense pas qu'ils aient voulu reconnaître que cela comptait pour moi. Mon père est calme et bon. Il réfléchit longtemps avant de répondre. Mais ma mère réagit immédiatement. Elle devint toute pâle et elle serra les lèvres.

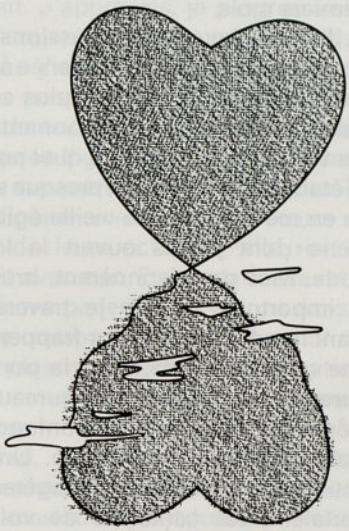
«C'est un non catégorique, Michelle», dit-elle. Elle avait la voix glaciale et très en colère. «C'est absolument impossible. N'en parle plus.»

«Mais pourquoi?» lui demandai-je. «Pourquoi?»

«Pourquoi?» hurla-t-elle, les yeux étincelants. «Parce que tu ne sais pas ce que tu fais. J'essaie de t'empêcher de commettre une terrible erreur, Michelle. Je le sais. Il faut que tu me fasses confiance. Je le sais.»

Je me demandai quelles choses terribles elle connaissait ou croyait connaître au sujet des mormons. Mais elle ne voulut rien dire malgré mes questions persistantes. Elle continua à dire non avec dureté et sécheresse. Mais mon père finit par l'emporter. C'est ce qui arrivait d'habitude parce

Aucun membre de ma famille n'assista au baptême. J'avais leur permission. Mais une permission n'est pas la même chose qu'un soutien.



qu'il était raisonnable et patient. Il ne cessa de lui rappeler que j'avais vingt ans. Dans quelques mois, je pourrais décider toute seule sans leur approbation. Il lui rappela que j'étais une fille bien, intelligente et travailleuse, obéissante et fidèle. «Elle mérite de décider de sa voie dans la vie», dit-il gentiment à ma mère.

Nous conclûmes donc un marché. Je devais rencontrer le pasteur de mon Église pour suivre des cours de théologie. Je devais apprendre tout ce que je pouvais au sujet des croyances et des doctrines de l'Église à laquelle j'avais appartenu toute ma vie. En d'autres termes, je donnai à leur façon de vivre une dernière chance bien réelle comme celle que j'avais donnée aux mormons. Et alors ils me donneraient leur consentement si je voulais toujours partir, rejeter leurs habitudes afin de devenir une sainte des derniers jours.

Je me redressai, m'étirai et repartis vers le bureau principal. Il y avait un chariot où s'empilaient les livres qu'il fallait replacer sur les étagères. Lori me sourit en retirant des livres derrière le comptoir.

«Je vais m'en charger», me proposa-t-elle. «Tu me remplaceras un peu ici.»

«Non, merci», répondis-je. «Cela ne me gêne pas.» Je tirai le chariot jusqu'aux romans et je m'arrêtai à la lettre A: Adams. . . Anderson. . . Je pris un livre et je le rangeai automatiquement. Ashley. . . Austen. . . Jane Austen. . . un de mes auteurs préférés. Je pris un exemplaire d'*Orgueil et préjugés* et lui trouvai une place sur l'étagère. Orgueil et préjugés. Je grimaçai un sourire. Cela pourrait être le

titre parfait de ma vie pendant ces derniers mois.

Je me dis que ces discussions avec notre pasteur m'avaient amenée à vivre l'une des expériences les plus solennelles et les plus impressionnantes de ma vie. Je me rappelais à quel point je m'étais sentie nerveuse, presque stupide en me rendant à la vieille église de pierre dont j'avais ouvert la lourde porte. Mes pas résonnèrent, bruyants et importuns lorsque je traversai le plancher dur et ciré pour frapper avec une certaine hésitation à la porte du bureau du pasteur. Le bureau lui-même aurait suffi à me confondre. Il était immense et moquetté. Un mur entier était recouvert d'étagères qui portaient des centaines de volumes épais, vieux et impressionnants. M. Allred était assis dans un fauteuil de cuir brun, derrière un bureau massif qui nous séparait d'une manière embarrassante alors que j'étais assise sur le bord d'une chaise de l'autre côté.

«Alors», me dit-il soudainement, «vous pensez vouloir devenir mormone?» Son visage ne changea jamais d'expression. Je ne savais pas ce qu'il pensait. Avant que j'aie pu trouver une réponse, il poursuivit: «L'idée de votre venue ici vient de vos parents, n'est-ce pas?»

J'acquiesçai de la tête alors qu'il me regardait fixement jusqu'au moment où un sourire léger vint faire remonter les coins de sa bouche longue et mince. «Eh bien, voyons ce que nous pouvons faire», dit-il en se penchant légèrement par-dessus le bureau.

Nous nous retrouvâmes trois fois et je lus les livres et les brochures qu'il me donna. Je répondis à ses questions et il répondit à certaines des miennes, mais nos discussions étaient toujours très polies et contraintes. Lors de la dernière soirée que nous passâmes ensemble, il s'assit derrière son bureau, me regarda et n'ouvrit pas le livre lourd dont nous devions discuter. Au lieu de cela, il leva les sourcils pensivement et me dit: «Michelle, j'ai fait ce que désiraient vos parents. Mais je ne peux rien vous apprendre; vous et moi, nous le savons. Vous devez bien sûr décider personnellement de ce que vous allez faire maintenant.»

Il hésita et je me retrouvai penchée en avant sur ma chaise, attirée par l'expression de son visage et quelque chose que je sentais dans sa voix. Soudain, il repoussa son fauteuil et se leva; il alla rapidement vers la bibliothèque et en retira un petit volume mince. Il revint au bureau, le reposa fermement et puis le poussa vers moi jusqu'à ce qu'il ne fût qu'à quelques centimètres de ma main qui serrait le bord lisse du grand bureau. Le titre de la couverture en cuir était tout près de moi et je le voyais facilement. Je sursautai en le lisant: Livre de Mormon.

«C'est vrai», dit-il. «C'est le Livre de Mormon. Je m'en sers un peu pour mes sermons.» Il parlait doucement mais sa voix me pénétrait si profondément que mon cœur se mit à battre follement et que je ressentis un picotement chaud sur ma peau.

«Je serais mormon si je le pouvais.» Il reprit le livre et le soupesa pensivement. «Je suis pasteur; c'est ma vie. C'est tout ce que j'ai connu. Mon père était pasteur et le père de mon père aussi.» Il s'arrêta pour me regarder et ses yeux étaient si tristes que c'en était presque gênant de les regarder. «Mais

si j'étais à votre place», continua-t-il de la même voix douce et ferme, «je deviendrais membre de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.»

M. Allred se leva pour ranger le livre. Je me mis debout. Je savais que nous n'avions plus rien à nous dire mais j'avais tort. À la porte, il me serra chaleureusement la main en me retenant du regard. «Ce que j'ai dit ce soir n'était que pour vous. Si vous le répétez, je nierai l'avoir jamais dit. Et vous savez bien sûr qui de nous deux serait cru.»

J'acquiesçai, essayant de répondre des yeux et du sourire, trop confuse pour pouvoir faire plus, et je rentrai seule à pied à la maison dans le silence et l'air vif de la nuit.

Je fus baptisée la semaine suivante. Aucun membre de ma famille n'assista au baptême. Je voulais ce baptême et j'avais leur permission. Mais une permission n'est pas la même chose qu'un soutien. Même mon père si bienveillant ne put m'offrir de soutien pour quelque chose avec quoi il était en désaccord et qu'il ne comprenait pas.

Ma mère s'enferma dans sa coquille, et la barrière qui nous séparait devint très concrète et réelle. «Ça ne fait rien», me disais-je. «Elle finira par l'accepter. C'est difficile pour elle. Sois patiente.»

Mais elle ne l'acceptait pas. Quelques semaines plus tard, tout le monde reprit la routine et la vie continua comme avant; le fait que j'étais devenue mormone était commodément ignoré par tous. Ils ne comprenaient pas à quel point j'étais différente! Ils ne s'y intéressaient pas; on aurait dit qu'ils ne s'en souciaient pas. C'était là le pire. Je n'avais personne à qui parler, personne à qui expliquer ce qui se passait. J'apprenais, je progressais et je découvrais tant de choses. Mais lorsque j'arrivais chez moi, personne ne me posait de questions ni n'exprimait de curiosité. Ils pensaient peut-être qu'en l'ignorant, cela disparaîtrait. Mais ma mère ne manquait pas de questionner mes frères et sœurs au sujet de leurs activités; elle riait et parlait avec eux. Et pourtant elle refusait de me parler. Nous vivions dans la même maison mais c'était tout. Il n'y avait plus ni aucune communication, ni aucune camaraderie ni aucune chaleur.

Brian, le garçon avec qui j'étais sortie pendant un an et plus, cessa de venir aussi souvent et puis il finit même par ne plus me téléphoner. Nous n'avions plus grand chose en commun. Même Corinne, ma meilleure amie du lycée, cessa de me demander d'aller au cinéma, d'écouter des disques ou d'aller nager dans le lac. Ce n'était bien sûr pas sa faute mais ce n'était pas non plus la mienne. J'étais le morceau qui ne rentrait pas dans le puzzle et je n'y trouverais plus ma place.

Peut-être aurait-ce été plus facile s'il y avait eu des jeunes dans la branche locale. Mais il n'y en avait pas. Franklin City était petite et à part ses deux frères de 12 et 14 ans, Lori était la seule adolescente mormone de l'endroit. Cela changerait pour le mieux. Il y en aurait davantage mais pour le moment, il n'y avait que Lori et moi.

Je ramenai le chariot vide jusqu'au bureau et je fus toute surprise de voir qu'il était presque l'heure de partir.

«Ça va?», me demanda Lori. «Tu es toute silencieuse!» «Je réfléchissais»,

lui répondis-je. Lori avait beau être très gentille, elle ne comprenait pas vraiment. Elle avait été membre de l'Église toute sa vie. Ses parents étaient des membres forts et actifs. Ils avaient la soirée familiale et la prière en famille. Elle ne savait pas ce que c'était lorsque votre mère refuse de vous parler ou lorsqu'un petit frère vous dit des méchancetés ou lorsque vous voyez une tristesse interrogative dans les yeux de votre père.

Je quittai la bibliothèque et me rendis jusqu'à ma voiture. La chaleur de la journée s'était adoucie avec le soir. Je sentais l'odeur des pins et des roses qui grimpaient et formaient des guirlandes le long du mur de la bibliothèque. Je me sentais heureuse et pure. Je savais que j'agissais bien. J'avais prié et jeûné à ce sujet. J'avais maintenant seulement besoin de la foi pour donner suite à ma décision.

En entrant dans la maison, la première chose que je vis fut la lettre appuyée sur la table étroite de l'entrée; mon nom était tapé à la machine sur l'enveloppe blanche qui portait dans un coin l'en-tête de l'université Brigham Young. Je la déchirai en l'ouvrant de mes doigts tremblants. J'étais acceptée. Et on m'avait accordé la bourse que mon conseiller de l'université du Wisconsin m'avait recommandé de demander! Je la relus plusieurs fois, incapable de croire que le rêve se réalisait vraiment.

Je levai les yeux, ma mère me regardait, debout à la porte. «Ne me dis pas ce que contient cette lettre», dit-elle. «Je le vois sur ton visage.»

«Maman», commençai-je à dire, mais elle avait les yeux étincelants et elle m'interrompit avec colère.

«Tu te crois spéciale, n'est-ce pas? Tu es effrontée, suffisante et satisfaite de toi-même. Tu es exactement comme ma sœur, Beth. C'est ce qu'elle était, tu sais. Et elle nous a abandonnés comme tu vas le faire.»

«Maman», criai-je avec désespoir, «je ne t'abandonne pas. Je vais juste faire des études. Je vais passer neuf mois à l'université. C'est tout.»

«C'est ce que tu crois, Michelle. Et si tu ne revenais jamais? Beth n'est jamais revenue.»

«Mais c'était différent! Elle avait fait quelque chose de honteux. Grand-père Hunter l'a chassée; il ne l'a pas *laissée* revenir!»

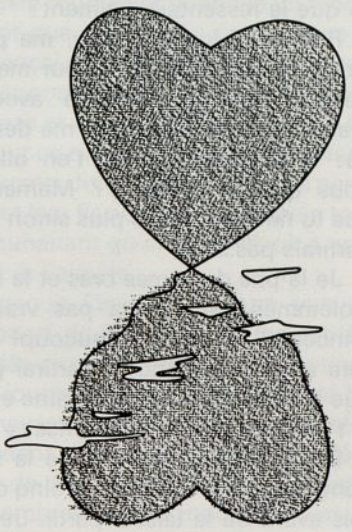
Elle resta là à me regarder, un regard étrange dans les yeux. «Au moment-même où tu es devenue membre de l'Église mormone, tu nous a tourné le dos à nous et tout ce que nous représentons. Tu ne fais plus partie de nous, Michelle. Quand tu partiras pour l'Utah, cela rompra le dernier lien.»

«Non, mamam! Je t'en prie, ne parle pas ainsi!» Je fis un pas vers elle mais elle se poussa.

«Comment as-tu pu me faire cela?» cria-t-elle. «Comment as-tu pu être aussi égoïste et cruelle? Beth était ma grande sœur et elle m'a tourné le dos. Elle m'a quittée quand j'avais le plus besoin d'elle. Tu lui ressembles, Michelle. Tu es tout à fait comme elle!»

Je passai devant elle en courant, je traversai la cuisine, je sortis par la porte de derrière pour me retrouver dans le jardin tranquille. Je tremblai de partout et j'étais glacée alors que la nuit d'été était douce. Je n'avais jamais pensé que ma mère pouvait me comparer à la sœur qu'elle avait perdue, à Beth. J'avais toujours connu l'histoire de

«Au moment-même où tu es devenue membre de l'Église mormone, tu nous a tourné le dos à nous et tout ce que nous représentons. Tu ne fais plus partie de nous, Michelle.»



cette sœur mystérieuse qui avait été reniée par un père sévère et qui avait disparu pour mener sa vie dans la honte et la solitude quelque part. Lorsque j'étais enfant, je pensais que c'était une histoire romantique, douce et triste. Mais je n'aurais jamais imaginé devenir moi-même le personnage principal d'une pareille histoire. Comment ma propre mère pouvait-elle en arriver à penser tout cela de moi? Avait-elle honte de moi? Voulait-elle me renier comme son père avait renié la sœur qu'elle aimait?

Plus tard dans la soirée alors que je me trouvais seule dans ma chambre, Paul, mon jeune frère, vint me trouver: «Je voulais simplement te dire que tu es vraiment horrible.»

– Que veux-tu dire?

– Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu bouleverses maman; elle crie et passe ses nerfs sur nous tous et puis elle finit par pleurer pendant la moitié de la nuit. Tu ne fais plus que causer des ennuis, Michelle.

– Ce n'est pas vrai, Paul! dis-je pour me défendre. Mon estomac commençait à se nouer et je me sentais humiliée de devoir m'excuser chaque fois que je me retournais.

– Je n'ai jamais voulu causer des ennuis.

– C'est pourtant ce que tu fais. J'espère que cela vaut le coup pour toi, de rendre toute ta famille malheureuse pour que tu puisses faire ce que tu veux!

Il sortit si vite de la chambre que je n'eus pas le temps de répondre. De chaudes larmes commencèrent à m'envahir les yeux. Il m'avait parlé méchamment et injustement. Mais comment pouvais-je lui faire

comprendre ce qui se passait vraiment, ce que je ressentais vraiment?

Plus tard, lorsque Katy, ma petite sœur, vint m'embrasser pour me dire bonsoir, elle me regarda avec de grands yeux innocents et me demanda: «Pourquoi veux-tu t'en aller et nous quitter, Michelle? Maman dit que tu ne nous aimes plus sinon tu ne partirais pas.»

Je la pris dans mes bras et la serrai violemment. «Ce n'est pas vrai, ma princesse! Je t'aime beaucoup! Et ce sera amusant quand je partirai parce que je t'écrirai chaque semaine et que je t'enverrai des colis surprises.»

Elle se dérida un peu. Je la serrai contre moi et je l'embrassai cinq ou six fois avant de la laisser partir. Je finis par aller me coucher mais je ne pus dormir. Qu'essayait de faire ma mère? Pourquoi devait-elle me punir parce que j'étais différente de ce qu'elle pensait que je devais être?

Après cela, les jours semblèrent s'éterniser, gris et mornes. Tantôt je me sentais sur la défensive et j'étais en colère contre ma mère; je voulais lui faire du mal. Tantôt, je me sentais toute petite et j'étais terrifiée comme une petite fille; je voulais qu'elle me prît dans ses bras pour me réconforter et me faire oublier mes peurs. Elle avait fait disparaître l'enthousiasme, l'impatience de l'événement; il m'arrivait parfois de faiblir et de me dire qu'après tout je ne devrais pas y aller. Mais j'avais reçu une réponse à trop de prières. Trop de panneaux indiquaient que ma vie devait prendre cette direction. Je continuais à me dire que tout allait bien se passer. Ce serait peut-être plus facile pour ma famille si je partais. Si je n'étais plus si proche, moi, source de conflits et de désaccords, cela leur serait plus facile de comprendre, d'acquérir une optique plus large et meilleure. Je leur manquerais peut-être même et ils m'apprécieraient un petit peu.

Mais j'avais peur. Et personne ne pouvait me comprendre. Lori ne voyait que le fait que le monde était à mes pieds, que j'allais en Sion, à la Mecque où il n'y aurait que des rayons de soleil, du bonheur et où tous les rêves s'accompliraient. Mais je n'étais jamais allée en Utah. Je ne savais même pas à quoi ressemblait vraiment une montagne. Je ne connaissais personne en Utah, encore moins à l'université. À quoi ressemblaient les autres mormons? Allaient-ils se moquer de moi si j'étais différente, si je ne faisais pas les choses bien? Notre petite branche était si insouciante, si expérimentale. Que serait la vie dans une assemblée de centaines de saints des derniers jours? Que se passerait-il s'ils connaissaient l'Évangile dix fois mieux que moi?

Les longues journées finirent par toucher soudainement à leur fin et je devais partir. La veille de l'arrivée de l'autobus qui devait me conduire à l'aéroport de Madison, je priai et je jeûnai toute la journée. Je ne pouvais supporter de quitter ainsi ma mère, de la laisser me haïr et penser que je l'abandonnais, que je la rejetais d'une manière ou d'une autre comme sa sœur aînée l'avait fait.

Cette nuit-là, je fis un rêve. Dans ce rêve, j'étais à nouveau une petite fille, avec de longues tresses et un visage sale. De méchants petits garçons me poursuivaient le long du trottoir. Je tombai et m'écorchai le genou. Je me

relevai en trébuchant, traversai la pelouse en courant, tout en appelant ma mère en sanglotant, en hurlant pour la faire venir. Elle fut là tout d'un coup et m'enleva dans ses bras forts et doux. Elle me caressa les cheveux, m'embrassa la joue et nettoya mon genou râpé, le colorant de rouge avec du mercurochrome et en y collant un beau pansement. Je m'éveillai d'un seul coup, sentant toujours sa main douce sur ma peau, voyant son visage illuminé par un sourire plein d'amour.

Je m'assis sur le lit et je compris que ma mère ne savait pas à quel point j'avais besoin d'elle! Il y avait si longtemps que je ne lui avais demandé conseil ou de l'aide. À ses yeux, j'étais efficace, je savais me maîtriser et j'étais sûre de moi. Le mormonisme l'avait exclue de ma vie et je n'avais rien fait pour compenser cela afin de lui faire comprendre que je l'aimais toujours, que j'avais besoin d'elle et que je faisais grand cas d'elle. Pendant tous ces mois, j'avais pensé que c'était de sa faute, que j'étais la seule blessée!

Le lendemain matin, je lui demandai de venir dans ma chambre pour m'aider à faire mes valises. Elle est très ordonnée et efficace et je savais qu'elle pourrait organiser toutes mes affaires de dernière minute et leur trouver une place mieux que moi. Je le lui dis. Je lui parlai, je lui fis des compliments, et bientôt je vis disparaître de son visage cet air de réserve embarrassée et nous commençâmes à prendre plaisir à être ensemble. Il n'y eut pas de miracle; il n'y avait pas assez de temps pour cela. Je ne pouvais pas encore lui dire à quel point j'avais peur, à quel point je l'aimais vraiment et à quel point elle me manquerait. Mais elle n'avait plus son regard froid et plein de colère. Elle vint à la gare routière et quand je lui tendis le mot que je lui avais écrit et que je m'avançai pour la serrer dans mes bras, elle répondit, me serra longtemps dans ses bras et m'embrassa sur la joue. Ce fut tout ce que je pus faire pour retenir les larmes. Je regardai ma famille par la vitre et leur fis au revoir de la main tout en souhaitant qu'elle pût savoir à quel point je l'aimais.

Lorsque l'avion arriva en vue de l'aéroport de Salt Lake, je me sentais épuisée par le voyage et les émotions de la journée. L'avion avait traversé les Rocheuses si hautes qui, sous le soleil couchant, présentaient un monde féérique de pics, de crevasses, de nuages et d'ombres qui se modifiaient et se transformaient sous mes yeux.

Mais après avoir atterri, à mon arrivée avec les autres passagers dans l'aéroport encombré, il me sembla que tout le monde retrouvait quelqu'un et savait où aller. J'hésitai, ne sachant pas ce que je devais faire ni où aller ensuite. Je remarquai qu'une femme s'approchait, une femme d'un certain âge, très belle avec des cheveux épais et châtains et un très joli visage. Comme elle se rapprochait, j'eus l'impression de la connaître; je la regardai de nouveau. On aurait dit qu'elle venait directement vers moi. Je me déplaçai et regardai par terre. En levant les yeux de nouveau, je vis que cette femme était à côté de moi. Elle me sourit et j'eus encore plus le sentiment de l'avoir déjà vue quelque part.

«Michelle?» dit-elle avec une légère interrogation à la fin du mot. «Vous êtes Michelle Briggs, n'est-ce pas?»

«Oui. . .», répondis-je nerveusement.

«C'est bien ce que je pensais. Tu ressembles beaucoup à ta mère, Michelle. Tu as ses beaux yeux.» Elle me sourit. «N'aie pas peur, ma petite. Je suis ta tante Beth.»

– Je ne comprends pas. Que faites-vous *ici*? Comment avez-vous su où me trouver? Comment saviez-vous que j'existais?

– Par ta mère, Michelle.

Elle me prit doucement la main. «Pendant tant d'années, j'ai écrit à ta mère sans recevoir aucune réponse.»

– Vous. . . vous voulez dire que ma mère savait que vous viviez ici, tout ce temps-là?

– Elle le savait sans vouloir le reconnaître. Ta mère était très jeune quand je suis partie, et ton grand-père Hunter a réussi à lui empoisonner l'esprit. C'était trop tard lorsqu'elle fut assez grande pour comprendre. . .

– Comprendre? Comprendre quoi?

Elle s'arrêta un instant et ses yeux se mirent à briller. «Dans ma jeunesse, j'ai défié mon père et suis devenue membre de l'Église mormone. J'étais jeune et peu sage. J'ai blessé sa fierté et il a refusé de me pardonner. Quand je suis partie pour l'Utah, il a refusé de dire à quiconque où j'étais allée et ce qui m'était vraiment arrivé. Il est mort sans savoir que je m'étais mariée et qu'il avait trois petits-enfants qu'il n'avait jamais vus et un quatrième en route.

Mais, Michelle, j'ai toujours pris le journal de Franklin City. J'ai appris le mariage de ta mère et je lui ai écrit fidèlement en espérant qu'un jour quelque chose la toucherait et qu'elle réagirait.»

– Pendant tant d'années?

L'étonnement me coupait le souffle.

– Pendant tant d'années. Et pendant toutes ces années, j'ai prié pour que le Seigneur lui adoucisse le cœur; il a répondu à mes prières par ton intermédiaire, Michelle.

Ses yeux brillaient de larmes maintenant et sa main se serra sur la mienne.

Je bégayai: «Mais. . . quoi?. . . Comment?. . . » Je ne comprenais toujours pas.

– Ta mère m'a écrit pour me dire que tu étais devenue membre de l'Église mormone, pour me prévenir que tu allais entrer à l'université Brigham Young et me demander de prendre soin de toi.

– Ma mère. . . a fait cela?

Ma tante me fit oui de la tête. «Elle m'a dit que tu étais une fille très bien et qu'elle t'aimait beaucoup.»

Je ne voyais plus très clair car mes yeux étaient pleins de larmes et j'avais mal à la gorge de les retenir. Mes prières et les prières de tante Beth et les prières d'une mère dont le souci avait vaincu l'orgueil et les préjugés et qui me donnait encore une leçon de sacrifice et d'amour! Je souris à la jolie femme qui me donnait la main.

– J'ai encore du chemin à parcourir.

– Tu y arriveras, répondit-elle. Je sentis qu'elle comprenait tout ce que je ne pouvais dire.

«Oui, oui», dis-je. «Il faut que je réussisse. Je veux être une vraie sainte des derniers jours. Je veux que ma mère soit fière de moi.» □

(Il s'agit de l'histoire vraie légèrement romancée d'une jeune fille.)

Sur le couverture:

LeGrand Richards du Collège des Douze:

(Photo de Eldon K. Linschoten)

«J'en suis arrivé à penser que ceux qui portent les charges de l'Église, ceux qui œuvrent dans l'Église sont les seuls à savoir l'apprécier et à connaître sa valeur.»
Conférence générale d'octobre 1938

«Aucun dirigeant du monde ne peut se comparer à ceux que nous avons dans l'Église. Comme nous devrions nous sentir en sécurité à suivre leurs préceptes et leur exemple!»
Conférence générale d'octobre 1942

«Il suffit simplement d'aller dans l'Église pour connaître la puissance du Seigneur qui s'y trouve. . . Si je suis certain d'une chose. . . c'est que cette œuvre est divine. Ce n'est pas l'œuvre des hommes. C'est celle de Dieu, le Père éternel, et elle contient sa puissance.»
Conférence générale d'avril 1952

«Tout détenteur de la prêtrise. . . doit vouloir contribuer à l'œuvre missionnaire de l'Église. . . Tout père en Israël doit élever ses fils dans le désir d'être missionnaires. . . Cette prêtrise que nous détenons. . . vaut beaucoup plus que toute la richesse et les succès du monde. Pourquoi ne voudrions-nous pas faire part de la vérité à ceux qui ne la connaissent pas pour leur permettre de jouir de ces merveilleuses bénédictions dont nous jouissons parce que nous sommes membres de l'Église.»
Conférence générale d'octobre 1953

UN CHANT DANS LE CŒUR

par Hazel M. Thomson

Illustration de Karl Hepworth

Romano était prêt lorsqu'approcha l'époque de la Festa del Grillo (fête du grillon) à Florence. Il avait fait des économies et savait quel grillon il voulait acheter.

Les pièces tintaient dans sa poche tandis qu'il se hâtait d'arriver chez le marchand de grillons.

«Si mon grillon est choisi comme meilleur chanteur de la Festa del Grillo», murmura Romano, «le bonheur reviendra à la maison. Un grillon qui chante porte toujours chance.»

Romano se souvenait du sourire de son père et de sa mère et des chansons chez eux avant que son petit frère ne tombe si gravement malade. Maintenant qu'il était mort, il n'y avait plus de chansons et peu de sourires. *Le grillon va peut-être nous aider.* C'est ce qu'il espérait. Romano savait qu'il devait choisir soigneusement son grillon pour avoir un chanteur.

Une petite clochette sonna lorsque le garçon ouvrit la porte de la boutique. Beaucoup de gens achetaient des grillons à cette époque de l'année. Et il y avait un grand choix.

«*Buon giorno* (bonjour)», dit-il au marchand. «Je veux acheter un grillon qui chante bien. Regardez la belle cage que je lui ai faite.»

«C'est une très jolie cage», dit le marchand. «Et j'ai un beau grillon pour elle. Regarde, Romano. Celui-ci n'a qu'une minuscule rayure mais c'est la marque d'un bon chanteur.»

«Je vais le prendre», dit Romano. Il étala ses pièces pour le marchand. «C'est tout ce que j'ai», dit-il.

Le marchand en prit plusieurs et déclara : «C'est suffisant. C'est tout ce qu'il me faut pour ce beau grillon.»

Romano fit entrer le grillon dans la cage et ferma la porte minuscule. «J'espère qu'il chantera bien. Ma famille a vraiment besoin de chance.

Nous en avons tous besoin», dit le marchand en hochant la tête. «J'ai tellement de grillons que je ne sais pas vraiment qui chante le plus fort. Tout ce que je peux te dire c'est qu'ils chantent beaucoup dans ma boutique. Et celui-ci a une rayure jaune. On dirait bien que ce sera un chanteur.»

Romano s'arrêta plusieurs fois sur le chemin de la maison pour porter la cage à son oreille mais il n'entendit rien. *Et si j'avais dépensé tout mon argent pour un grillon qui ne veut pas chanter!* Il se faisait du souci. *Mais il doit chanter*! Le garçon chercha des yeux la minuscule rayure jaune. Elle y était. Il fut rassuré.

«Regardez mon beau grillon», dit-il à ses parents, une fois de retour chez lui. «Il nous portera chance dès qu'il aura chanté.»

Son père leva les yeux du journal qu'il lisait et fit un signe de tête.

«A-t-il déjà chanté pour toi ?» lui demanda sa mère.

«Pas encore», lui répondit Romano.

«Il a peut-être faim», dit la mère. «C'est difficile de chanter quand on a mal au ventre ou au cœur parce qu'on a faim.»

«C'est vrai», dit Romano. «Je vais aller au jardin lui chercher une

feuille de laitue. Il chantera, c'est certain!»

Le grillon se mit aussitôt à dévorer inégalement le bord de la feuille dentelée. Et puis il s'arrêta. Mais il ne chantait toujours pas.

Ce soir-là, tout fut calme dans le petit appartement. Romano pensa à sa vie dans la petite maison à la campagne. Il se rappela que son frère et lui avaient ri ensemble pendant que les parents faisaient de la musique et chantaient. Mais ce soir-là, même le grillon ne chantait pas. Les parents ne souriaient pas, pas plus que Romano.

Le matin de la Festa del Grillo, Romano se frotta jusqu'à avoir le visage et les cheveux aussi brillants que ses yeux noirs. Il enfila ses plus beaux pantalons et une chemise rouge vif. Il marchait près de ses parents et portait la cage. La jupe à grandes fleurs bleues de sa mère bruissait doucement à chaque pas mais c'était à peu près le seul bruit qu'entendait Romano. Le grillon en cage restait silencieux.

Il y avait de la musique à la fête et les amis étaient heureux de se revoir. On pouvait aussi acheter beaucoup de choses et il y avait des grillons qui chantaient. Les juges passèrent plusieurs fois près de son grillon. Romano attendait près de la cage. Il écoutait et espérait. Mais son grillon ne chanta pas.

Romano avait le cœur lourd en rentrant à l'appartement. Il avait le même sentiment qu'avant; celui d'être presque étouffé par les hauts bâtiments. Il avait envie de sentir de l'herbe douce sous ses pieds au lieu de trottoirs durs et de se trouver en pleine campagne où il pourrait chanter sans se sentir enfermé.

Mon grillon est enfermé! C'est peut-être pour cela qu'il ne chante pas. Il se le demandait. Il devait lui donner encore une chance. Si seulement il voulait chanter, une seule fois, cela pourrait porter chance à leur foyer pour toute une année. Et le garçon attendit. Mais aucun son ne lui parvint.

Au crépuscule, il prit la cage et quitta l'appartement. Il emmena le grillon jusque sur une colline, à l'extérieur de la ville. Il s'arrêta alors et ouvrit la cage. Et enfin ce son qu'il avait tant attendu se produisit quand le grillon s'enfuit. Oui! Il chantait!

Mais trop tard, pensa Romano en repartant chez lui. Son grillon n'avait pas gagné à la Festa del Grillo. Il n'avait pas non plus chanté pour porter chance à leur foyer. Mais dans sa tristesse, il y avait un petit peu de bonheur en pensant au grillon en liberté. Il devait encore être en train de chanter quelque part, à ce moment-même.

En approchant de chez lui, il vit de la lumière à la fenêtre. Ses parents étaient là et l'attendaient sous la lumière. Il leva la cage.

«Le grillon», s'exclama son père. «il est parti?»

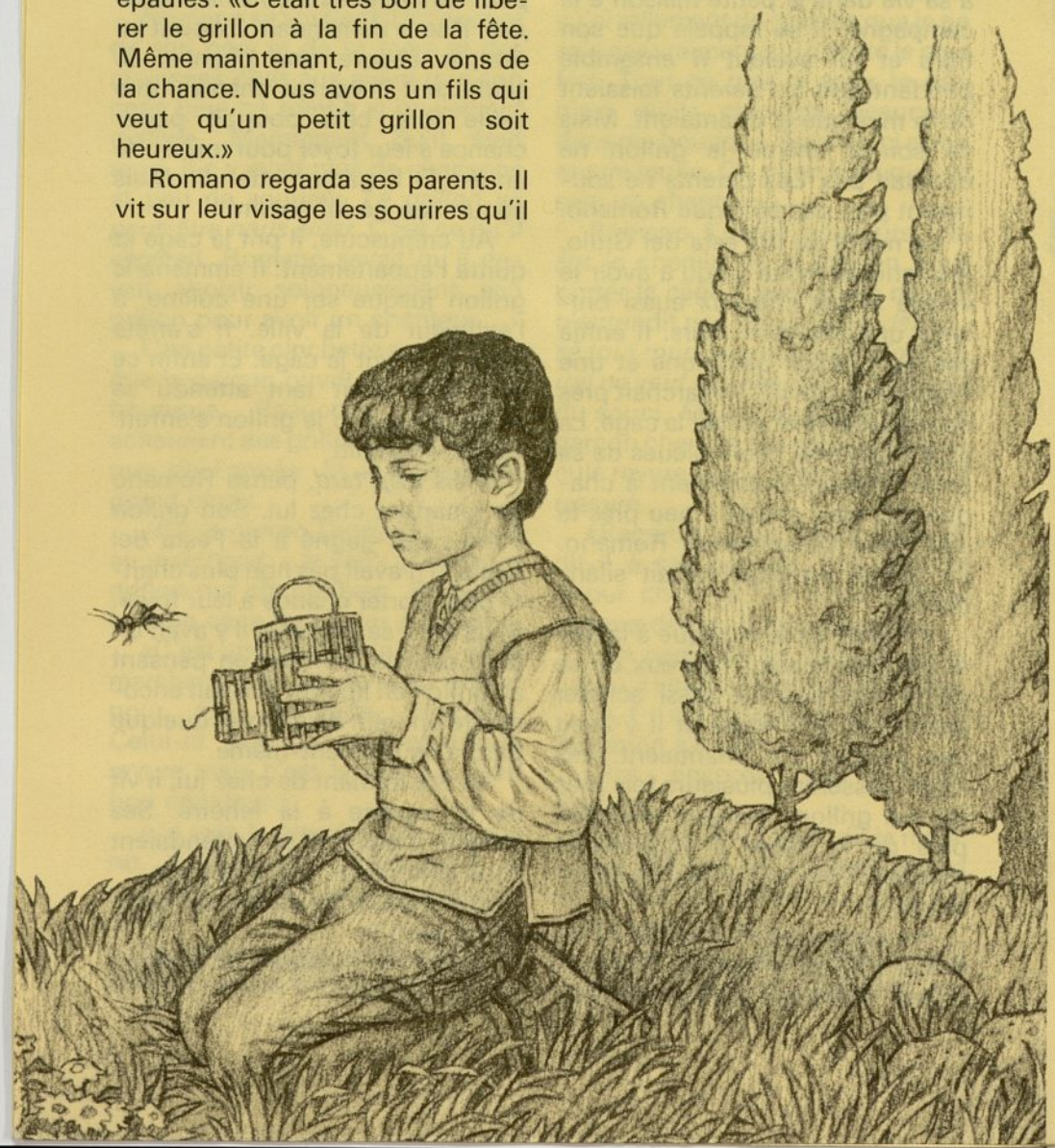
«Oui», dit Romano. «Il n'aimait pas la cage.»

Sa mère approuva d'un signe de tête. «C'est bien», dit-elle.

Romano secoua la tête. «Mais maintenant, nous n'aurons pas de chance. Nous en aurions eu pendant toute l'année si seulement il avait chanté chez nous.»

Son père se leva et le prit par les épaules: «C'était très bon de libérer le grillon à la fin de la fête. Même maintenant, nous avons de la chance. Nous avons un fils qui veut qu'un petit grillon soit heureux.»

Romano regarda ses parents. Il vit sur leur visage les sourires qu'il avait tant espérés. Il pensa à son grillon, libre et déjà loin. Il se sentit bien et lui aussi chanta en son cœur. □



LA SAINTE-CÈNE

par Marene Ebert

Lisez les phrases suivantes et écrivez le mot qui manque (tiré de la liste) dans l'espace vide.

1. Tous les dimanches, on distribue la _____.
2. Nous prenons la Sainte-Cène et nous promettons de toujours nous souvenir de Jésus-_____.
3. La Sainte-Cène nous aide à nous rappeler que nous devons _____ les alliances faites lors du baptême.
4. Le _____ nous rappelle le corps du Christ.
5. Prendre la Sainte-Cène avec recueillement est la _____ manière de nous rappeler que nous devons être justes.
6. L'_____ nous rappelle le sang du Christ.
7. Quand nous faisons _____ la Sainte-Cène à la personne assise à côté de nous, cela nous rappelle que nous devons servir les autres.
8. Pendant la distribution de la Sainte-Cène, nous devons nous rappeler comment _____ Jésus et l'exemple qu'il nous a montré et que nous devons suivre.
9. Encore plus important, vous devez vous rappeler que Jésus est mort pour _____ afin que vous puissiez revivre.

Réponses :

Sainte-Cène pain passer
Christ bonne a vécu
respecter eau vous

D'AMI À AMI

Joleen Meredith
Illustration de Preston Heiselt

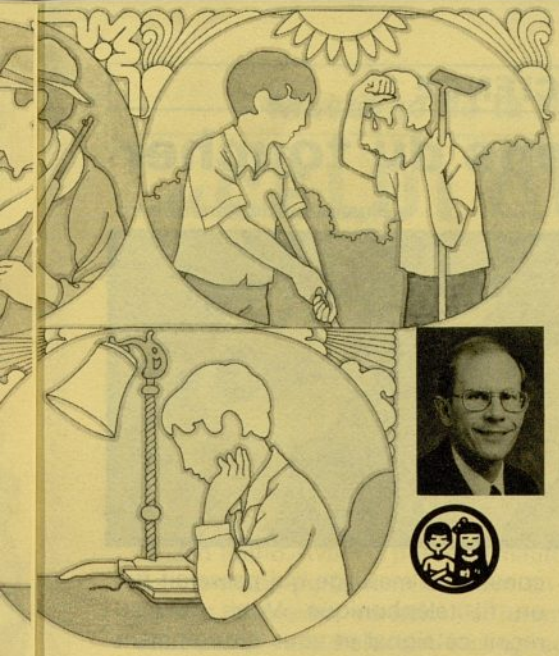
Extrait d'une interview de Gene R. Cook, du Premier collège des soixante-dix

«Je suis né dans le petit hôpital de Léhi, en Utah. Mes parents attendaient une fille, c'est pour cela que je m'appelle Gene (prénom féminin et masculin)», dit frère Cook d'un ton rêveur. «Dans ma jeunesse, j'avais aussi un autre surnom. Ma mère m'appelait «Petit ver de terre» parce que je ne restais jamais tranquillement assis pendant la réunion.

«Ma mère était de ces gens qui procurent la paix. Elle nous faisait toujours oublier les disputes entre membres de la famille ou bien elle résolvait les querelles de quartier. C'était une excellente instructrice et elle enseignait à tous ses enfants à faire ce qu'ils devaient. Je n'oublierai jamais sa bonté envers les autres.

«J'allais parfois chasser avec mon père. Après sa mort, j'y allai seul mais je compris vite que je n'avais pas beaucoup aimé chasser; j'avais surtout aimé me trouver avec *lui*. Papa était le genre de père à dire: ‹Encore une rangée, les garçons›, alors que ses fils sarclaient les mauvaises herbes et savaient qu'ils allaient mourir s'ils ne s'arrêtaient pas pour boire. Et lorsque nous faisions de la glace dans la sorbetière, il nous encourageait ainsi: Plus que dix tours de manivelle, les garçons. Il m'enseigna la discipline personnelle; il m'apprit à aller me coucher de bonne heure et à me lever de bonne heure. Il m'aida à faire toujours plus d'efforts.

«Je me rappelle qu'à l'âge de onze ans, mon père me dit que je devais gagner l'argent pour me payer des



vêtements et que je devais aussi me mettre à économiser pour ma mission. Lorsque je reçus mon appel pour partir en mission, je dis à mon père que nous devions descendre à la banque pour prendre les dispositions nécessaires pour retirer chaque mois l'argent de ma mission et pour me l'envoyer. Je n'oublierai jamais ce que me dit mon père: ‹Tu ne croyais pas que j'allais vraiment te faire payer ta mission? Je voulais seulement que tu apprennes à travailler. Je ne voudrais pas manquer cette bénédiction de te faire vivre en mission. Économise ton argent, mon fils, tu en auras besoin à ton retour!›

«Ron, mon frère aîné, m'a toujours inspiré. Je me rappelle qu'un soir, il rentra d'une réunion de jeunes de l'Église et annonça à sa famille que son instructeur lui avait dit qu'il fallait acquérir et recevoir un témoignage personnel et ne pas se reposer sur celui des autres. Il dit, presque de façon prophétique: ‹Je vais acquérir ce témoignage personnel, peu importe le temps que cela prendra ni ce que cela coûtera.›

«Ron se mit à lire et à étudier les Écritures, à jeûner et à prier. Peu de temps après, un matin, il se retrouva soudain paralysé. Il ne pouvait plus bouger et souffrait terriblement du côté droit. Il put à peine murmurer à papa qu'il voulait une bénédiction. Papa avait à peine terminé de donner la bénédiction à son fils que Ron fut guéri miraculeusement! Mon frère détendit son corps raidi, se redressa et ne souffrit plus.

«Quand, plus tard, un médecin l'examina, il diagnostiqua ce qui semblait avoir été une péritonite mais ne put trouver aucune trace de tissu endommagé dans son corps. Mon frère me dit plus tard que pendant cette expérience, il reçut le témoignage personnel que le Livre de Mormon et l'Évangile étaient vrais. Il voulait cependant que je sache qu'il avait reçu cette connaissance avant la bénédiction de papa et avant sa guérison. Il avait véritablement fait preuve de foi avant le miracle.

«Cette histoire eut réellement une influence sur ma vie. Et à douze ans, je me mis à étudier le Livre de Mormon avec ferveur. Moi aussi, je reçus un témoignage personnel et la confirmation de la véracité de l'Évangile. Je sus alors, et je n'en ai jamais douté depuis, que le Livre de Mormon est la parole de Dieu et que l'Évangile est vrai.

«Voici quel est mon message aux enfants du monde: étudiez et priez pendant que vous êtes jeunes pour, vous aussi, recevoir ce témoignage.» □

Cet étonnant sens du toucher

par Betsy Obando

Illustration de Karen Sharp

Fermez les yeux et touchez quelque chose. Est-ce chaud ou froid? Lisse ou floconneux? Comment le savez-vous? Votre peau accomplit des choses merveilleuses. Non seulement elle recouvre et protège votre corps, mais elle possède aussi des milliers de petites terminaisons nerveuses qui vous indiquent au toucher ce qu'est un objet donné. On appelle ces terminaisons nerveuses des corpuscules tactiles.

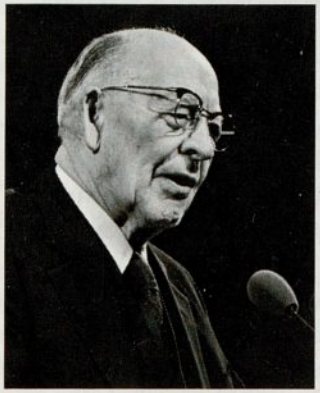
Il existe plusieurs genres de corpuscules tactiles dans la peau. Des terminaisons nerveuses différentes réagissent à la chaleur, au froid, à la douleur, à la pression. Certaines se terminent librement alors que d'autres s'enroulent autour de la racine des cheveux et des poils.

Certaines parties du corps possèdent davantage de récepteurs du toucher que d'autres. Par exemple, vos doigts sont plus sensibles que le dos.

Quand vous touchez quelque chose, les corpuscules tactiles transmettent à toute vitesse un message au cerveau par l'intermédiaire des nerfs comme un message qui passerait par un fil téléphonique. Votre cerveau reçoit ce signal et vous dit comment quelque chose paraît au toucher. Si besoin est le cerveau renverra très vite un message pour que vous puissiez vous écarter. La pression la plus légère fait entrer en action ce processus et prend moins de temps qu'un clignement des yeux.

Certains corpuscules peuvent devenir moins réceptifs. Ils s'adaptent à la pression et perdent de la sensibilité. C'est pour cela qu'en général, vous ne remarquez pas vos vêtements bien qu'ils vous touchent le corps.

Sans le sens du toucher, comment sentiriez-vous la douceur délicate d'un pétale de rose ou la rudesse d'un morceau de papier de verre? Si vous ne pouvez voir une source de chaleur comme une flamme, vous pouvez toujours sentir la chaleur et avoir l'idée de retirer la main avant de vous brûler. Et un cornet de glace a vraiment meilleur goût parce que vous pouvez sentir sa fraîcheur glacée. □



LeGrand Richards du Collège des Douze